
PALLI



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DIX-SEPTIÈME.



Je te remets cette Epée pour me deffendre si je suis juste, et me punir, si je deviens Tiran?
Tom. 16 p. 270



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DIX-SEPTIÈME.



A LONDRES.

1792.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

SUITE DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

VII. *Agriculture.*

Le commerce qui sort naturellement de l'agriculture, y revient par sa pente et sa circulation. Ainsi les fleuves retournent à la mer qui les a produits par l'exhalaison de ses eaux en vapeurs, et par la chûte de ses vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le transport et la consommation des fruits de la terre, retombe enfin sur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie et les matières du commerce. Sans la culture des terres, tout commerce est précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui sont

les productions de la nature. Les nations qui ne sont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce, mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture est donc la première et la véritable richesse d'un état.

On ne jouissoit pas de ses bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitans du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du hasard et de leur adresse. Ils erroient de région en région. Sans cesse occupés de leurs besoins ou de leurs craintes, ils se fuyoient, ils se détruisoient réciproquement. La terre fut fouillée, et les misères d'une vie vagabonde se trouvèrent adoucies. A mesure que l'agriculture s'étendit, les hommes se multiplièrent avec les subsistances. Il se forma des peuples et de grands peuples. Quelques-uns dédaignèrent les sources de leur prospérité, et ils furent punis de ce fol orgueil par l'invasion. Sur le débris de vastes monarchies engourdies par l'abandon des travaux utiles, s'élevèrent de nouveaux états qui, ayant contracté à leur tour l'habitude de se reposer sur leurs esclaves du soin de leur nourriture, ne purent résister à des nations poussées par l'indigence et la barbarie.

Tel fut le sort de Rome. Enorgueillie des dépouilles de l'univers, elle méprisa les occupations champêtres de ses fondateurs, de ses plus illustres citoyens. Des retraites délicieuses couvrirent ses campagnes. On ne vécut plus que des contributions étrangères. Le peuple corrompu par des largesses continuelles, abandonna le labourage. Toutes les places utiles ou honorables furent achetées par d'abondantes distributions de bled. La faim donna la loi dans les comices. Tous les ordres de la république ne furent plus gouvernés que par du pain et par des spectacles. Alors succomba l'empire, plutôt détruit par ces vices intérieurs que par les barbares qui le déchirèrent.

Le mépris que les Romains avoient eu pour l'agriculture dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver, ce mépris se perpétua. Il fut adopté par ces hordes de sauvages qui détruisant par le fer une puissance établie par le fer, laissèrent à des serfs l'exploitation des champs, dont ils se réservoient les fruits et la propriété. On méconnut ce premier des arts, même dans le siècle qui suivit la découverte des deux Indes; soit qu'en Europe on fut trop

occupé de guerres d'ambition ou de religion ; soit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal et par l'Espagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des trésors sans travail, on se fût contenté d'en jouir par le luxe et les arts, avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le tems vint, où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé et partagé les terres conquises dans le Nouveau-Monde, il fallut les défricher, et nourrir les colons de ces établissemens. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, et lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplèrent, et que leurs productions multiplièrent les navigateurs et les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population ; une augmentation de denrées indigènes, pour des objets étrangers d'échange et de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances et de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour

en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amerique, loin de diminuer celle des productions de l'Europe, ne fit que l'accroître et l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes du commerce et d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premières idées de ce nouveau systême. Elle l'établit et le perfectionna par des honneurs et des prix proposés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée et adjugée au duc de Bedfort, avec cette inscription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème et Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres semblables ; et l'on érige encore des temples et des autels à des moines fainéans ! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périssent ! Non : tu as gravé dans les ames généreuses, dans tous les esprits sublimes, dans le cœur des peuples et des rois éclairés, que le travail est le premier devoir de l'homme, et que le premier travail est celui de la terre. L'éloge de l'agriculture est dans sa récompense, dans la satisfaction de nos besoins. *Si j'avois*

un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un, disoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne soient qu'une fiction du philosophe Swif ! Mais une nation qui produisit de tels écrivains, devoit réaliser cette belle sentence. L'Angleterre doubla le produit de sa culture. L'Europe eut sous les yeux pendant plus d'un demi-siècle ce grand exemple, sans en être assez vivement frappée pour le suivre. Les Français qui, sous le ministère de trois cardinaux, n'avoient guère pu s'occuper d'idées publiques, osèrent enfin vers l'an 1750 écrire sur des matières solides, et d'un intérêt sensible. L'entreprise d'un dictionnaire universel des sciences et des arts, mit tous les grands objets sous les yeux, tous les bons esprits en action. L'esprit des loix parut, et l'horison du génie fut agrandi. L'histoire naturelle d'un Pline Français, qui surpassa la Grèce et Rome dans l'art de connoître et de peindre la physique ; cette histoire hardie et grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, et les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. Alors un assez grand nombre de citoyens fu-

rent éclairés sur les vrais besoins de leur patrie. Le gouvernement lui-même parut entrevoir que toutes les richesses sortoient de la terre. Il accorda quelques encouragemens à l'agriculture, mais sans avoir le courage de lever les obstacles qui s'opposoient à ses progrès.

Le laboureur Français ne jouit pas encore du bonheur de n'être taxé qu'en proportion de ses facultés. Des impôts arbitraires continuent à l'inquiéter et à l'écraser. Des voisins jaloux ou avides peuvent toujours exercer contre lui leur cupidité ou leur vengeance. On ne cesse d'ajouter au poids de sa contribution des frais plus considérables que la contribution même pour hâter un paiement injuste et impossible. Un receveur cruel, un seigneur orgueilleux, un privilégié arrogant, un parvenu plus despote que tous les autres, peuvent l'humilier, le battre, le dépouiller, le priver en un mot de tous les droits de l'homme, de la propriété, de la sûreté, de la liberté. Abruti par cette espèce d'abjection, son vêtement, ses manières, son langage, deviennent un objet de dérision pour tous les autres ordres, et l'autorité appuie souvent par sa conduite cet excès d'extravagance.

Je l'ai entendu cet administrateur stupide et féroce, et peu s'en faut que dans l'indignation dont je suis pénétré, je ne le nomme, et que je ne livre sa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes et sensés ; je l'ai entendu. Il disoit que les travaux de la campagne étoient si pénibles, que si l'on permettoit au cultivateur d'acquérir de l'aisance, il abandonneroit sa charrue et laisseroit ses terres en friche. Son avis étoit donc de perpétuer la fatigue par la misère, et de condamner à lindigence l'homme sans les sueurs duquel il seroit mort de faim. Il ordonnoit d'engraisser le bœuf, et il retranchoit la subsistance du laboureur. Il gouvernoit une province, et il ne concevoit pas que c'est l'impossibilité d'amasser un peu d'aisance, et non le péril de la fatigue, qui dégoûte le travailleur de son état. Il ignoroit que la condition dans laquelle on se presse d'entrer est celle dont on espère sortir par la richesse, et que quelque dure que soit la journée de l'agriculteur, l'agriculteur trouvera d'autant plus de bras, que la récompense de ses peines sera plus sûre et plus abondante. Il n'avoit pas vu dans les villes une multitude de professions abréger la vie des ouvriers, sans en être moins

remplacés. Il ne savoit pas que dans de vastes contrées, des mineurs se résignoient à périr dans les entrailles de la terre, et à y périr avant l'âge de trente ans, à la condition de recueillir de ce sacrifice le vêtement et la nourriture de leurs femmes et de leurs enfans. Il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit que dans tous les métiers, l'aisance qui permet d'appeller des auxiliaires, en adoucit la fatigue; et que d'exclure inhumainement le paysan de la classe des propriétaires, c'étoit arrêter les progrès du premier des arts, qui ne pouvoit devenir florissant, tant que celui qui bêchoit la terre seroit réduit à la bêcher pour autrui. Cet homme d'état n'avoit jamais comparé avec ses immenses côteaux, le petit quartier de vigne qui appartenoit à son vigneron, et connu la différence de la terre cultivée pour soi, et de la terre cultivée pour les autres.

Heureusement pour la France, tous les agens du gouvernement n'ont pas eu des préjugés aussi destructeurs, et plus heureusement encore on y a souvent surmonté les obstacles qui s'opposoient à l'amélioration des terres et de la culture. L'Allemagne, et le Nord ensuite, ont été entraînés par le goût du siècle

que les bons esprits avoient tourné vers ces grands objets. Ces vastes régions ont enfin compris que les contrées les plus étendues étoient sans valeur, si des travaux opiniâtres ne les rendoient utiles ; que défricher un sol, c'étoit l'agrandir ; et que les campagnes les moins favorisées de la nature, pouvoient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes, et variées ont été la récompense d'une conduite si judicieusement ordonnée. Des peuples qui avoient manqué du nécessaire, se sont trouvés en état de fournir des alimens, même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés sur un terrein si riche ont-ils pu avoir besoin de secours étrangers pour vivre ? Peut-être par la raison même que le terrein étoit excellent. Dans les pays que le sort n'a pas traités favorablement, il a fallu que le cultivateur eût des fonds considérables, se condamnât à des veilles assidues, pour arracher des entrailles d'un sol ingrat ou rebelle, des moissons un peu abondantes. Il n'a eu, pour ainsi dire, qu'à gratter la terre sous un ciel plus fortuné, et cet avantage l'a plongé dans la misère et dans l'indolence. Le climat a encore augmenté

ces calamités, et les institutions religieuses y ont mis le comble.

Le Sabat, à ne l'envisager même que sous un point de vue politique, est une institution admirable. Il convenoit de donner un jour périodique de repos aux hommes, pour qu'ils eussent le tems de se redresser, de lever leurs yeux vers le ciel, de jouir avec réflexion de la vie, de méditer sur les événemens passés, de raisonner les opérations actuelles, de combiner un peu l'avenir. Mais en multipliant ces jours d'inaction, n'a-t-on pas fait pour les individus, pour les sociétés, un fléau de ce qui avoit été établi pour leur avantage ? Un sol que des bras nerveux, que des animaux vigoureux remueroient trois cents jours chaque année, ne donneroit-il pas un double produit de celui qui ne les occuperoit que cent cinquante ? Quel singulier aveuglement ! mille fois on a fait couler des ruisseaux de sang pour empêcher le démembrement d'un territoire, mille fois on en a fait couler pour donner plus d'étendue à ce territoire ; et les puissances chargées du maintien, du bonheur des empires, ont patiemment souffert qu'un prêtre, et quelquefois un prêtre étranger, envahît successivement le tiers de ce territoire

par la diminution équivalente du travail, qui pouvoit seul le fertiliser. Ce désordre inconcevable a cessé dans plusieurs états : mais il continue au midi de l'Europe. C'est un des plus grands obstacles à la multiplication de ses subsistances, à l'accroissement de sa population. On y commence cependant à sentir l'importance du labourage. L'Espagne même s'est remuée ; et faute d'habitans qui voulussent s'en occuper, elle a du moins attiré des laboureurs étrangers dans ses provinces en friche.

Malgré cette émulation presque universelle, on doit convenir que l'agriculture n'a pas fait le même progrès que les autres arts. Depuis la renaissance des lettres, le génie de l'homme a mesuré la terre, calculé le mouvement des astres, pesé l'air. Il a percé les ténèbres qui lui cachoient le système physique et moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de secrets dont toutes les sciences se sont enrichies. Son empire s'est étendu sur mille objets nécessaires au bonheur des peuples. Dans cette fermentation des esprits, la physique expérimentale, qui n'avoit que très-imparfaitement éclairé l'ancienne philosophie, a trop rarement tourné ses ob-

servations vers la partie du règne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres, dont le nombre est infiniment varié ; quelles sont les plus propres à chaque production ; la quantité, la qualité des semences qu'il convient de leur confier ; les tems propices pour les labourer, les ensemencer, les dépouiller ; les espèces d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'est pas mieux instruit sur la manière la plus avantageuse de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourrir, de rendre leur toison meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour sur ce qui peut concerner les arbres. Nous n'avons guère, sur toutes ces matières de nécessité première, que des notions imparfaites, telles qu'une routine tout-à-fait aveugle ou une pratique peu réfléchie ont dû nous les transmettre. L'Europe seroit encore plus réculée, sans les méditations de quelques écrivains Anglais, qui ont réussi à déraciner un assez grand nombre de préjugés, à introduire plusieurs méthodes excellentes. Ce zèle pour le premier des arts s'est communiqué aux laboureurs de leur nation. Fair Child, un d'entr'eux, a poussé l'enthousiasme jusqu'à ordonner que la dignité de sa profes-

sion seroit annuellement célébrée par un discours public. Sa volonté a été exécutée pour la première fois en 1760, dans l'église de S. Léonard de Londres; et une cérémonie si utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il est singulier, et pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain de ne rentrer dans le bon chemin, que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes. Il va toujours en avant; et comme il est parti de l'agriculture pour suivre la carrière du commerce et du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, et se trouve enfin dans le berceau de tous les arts; où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide et curieux, qui s'expatrie dans sa jeunesse, las de courir le monde, revient vivre et mourir sous le toît de sa naissance.

Tout, en effet, dépend et résulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états; elle y attire les richesses du dehors. Toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre, est artificielle et précaire, soit dans le physique, soit dans le moral. L'industrie

et le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu sur l'agriculture d'un pays, sont au pouvoir des nations étrangères, qui peuvent, ou les disputer par émulation, ou les ôter par envie; soit en établissant la même industrie chez elles, soit en supprimant l'exportation de leurs matières en nature, ou l'importation de ces matières en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, et les richesses par les hommes. Ce ne sont pas les dents du dragon qu'il seme pour enfanter des soldats qui se détruisent; c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes sont des mères et des nourrices toujours fécondes; les autres ne sont que des filles souvent ingrates et stériles. Les villes ne peuvent guère subsister que du superflu de la population et de la reproduction des campagnes. Les places même et les ports de commerce, qui, par leurs vaisseaux, semblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richesses qu'ils n'en possèdent, n'attirent cependant tous les trésors qu'ils versent, qu'avec les pro-

ductions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol, que de ses habitans. Quelques contrées, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture, produisent moins que d'autres en tout inférieures, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manières. Par-tout où la nation est attachée à sa patrie par la propriété, par la sûreté de ses fonds et de ses revenus, les terres fleurissent et prospèrent. Par-tout où les privilèges ne seront pas pour les villes, et les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ses pères, l'accroître et l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, et ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs, avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse, quand elle n'est pas fondée sur des services réels et vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les

invasions de la conquête, et contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire et souvent ruineux, quand, après avoir mené une vie molle et licencieuse dans les villes, elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes et dans les armeés, revient à la cour mendier, pour récompense de ses lâchetés, des places et des honneurs outrageans et onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple et son ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir déshonoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices et d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution : alors ce corps privilégié, paresseux et turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état et de la nation. Il ne lui reste de sain et de respectable, que cette classe de pasteurs, la plus avilie et la plus surchargée, qui placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conseille, console et soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du

gouvernement, même sur les manufactures et les arts, soit mécaniques, soit libéraux. Honorer et protéger les arts de luxe, sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés et les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature et de la société. Favoriser les arts et négliger l'agriculture, c'est ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le sommet. Les arts mécaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs et les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez-vous de l'industrie. C'est le séjour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis et les privations. Le cultivateur est éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité. Il vit separé des honneurs et des agrémens de la société. Il ne peut, ni donner à ses enfans une éducation civile, sans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les distingue et les avance. Il ne jouit point des sacrifices qu'il fait pour eux, lorsqu'ils sont élevés loin de ses yeux.

En un mot, il a toutes les peines de la nature : mais en a-t-il les plaisirs, s'il n'est pas soutenu par les soins paternels du gouvernement ? Tout est onéreux et humiliant pour lui, jusqu'aux impôts, dont le nom seul rend quelquefois sa condition méprisable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une sorte de passion ; par la considération qu'ils réfléchissent sur ceux qui s'y distinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, sans estimer et rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il possède et qu'il recueille ; s'il ne peut cultiver les vertus de son état, parce qu'on lui en ôte les douceurs ; si les milices, les corvées et les impôts viennent lui arracher son fils, ses bœufs et ses grains, que lui restera-t-il, qu'à maudire le ciel et la terre qui l'affligent ? Il abandonnera son champ et sa patrie.

Un gouvernement sage ne sauroit donc, sans se couper les veines, refuser ses premières attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt et le plus actif de la secon-

der, c'est de favoriser la multiplication de toutes les espèces de productions, par la circulation la plus libre et la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole et commerçant; elle étend les vues du cultivateur sur le commerce, les vues du négociant sur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports suivis et continus. Tous les hommes tiennent ensemble aux campagnes et aux villes. Les provinces se connoissent et se fréquentent. La circulation des denrées amène vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait et de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres sont mises en valeur. Les prés favorisent le labourage, par les bestiaux qu'ils engraissent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fournissant une subsistance toujours assurée à celui qui ne sème, ni ne moissonne; mais plante, taille et cueille.

Prenez un système opposé. Entreprenez de régler l'agriculture et la circulation de ses produits par des loix particulières: que de calamités! L'autorité voudra non-seulement tout voir, tout savoir, mais tout faire, et rien ne se fera. Les hommes seront conduits

comme leurs troupeaux et leurs grains ; ils seront ramassés en tas, et dispersés au gré d'un despote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre ou pour dépérir inutilement sur les flottes et dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront prospérer ; et les états marcheront promptement à leur dissolution, à ce démembrement, qui est toujours précédé du massacre des peuples et des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

VIII. *Manufactures.*

Les arts naissent de l'agriculture, lorsqu'elle est portée à ce degré d'abondance et de perfection, qui laisse aux hommes le loisir d'imaginer et de se procurer des commodités ; lorsqu'elle produit une population assez nombreuse pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut nécessairement qu'un peuple devienne ou soldat, ou navigateur, ou fabricant. Dès que la guerre a émoussé la rudesse et la férocité d'une nation robuste ; dès qu'elle a circonscrit à - peu - près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes,

doivent manier la rame, les cordages, le ciseau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce et de l'industrie : car la terre qui nourrissoit tant d'hommes sans leur secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asyle, où ils s'exercent et fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher et de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance et leurs progrès de la lenteur des siècles et de la faveur du hasard, qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les loix et les arts, enfans du génie et de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde et la Chine, la Perse et l'Egypte, possédèrent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y

a souvent détruit les monumens du génie : mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, et qu'on voit se reproduire au printems avec le même amour du travail et de l'ordre ; certains peuples de l'Asie, malgré le invasions et les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains et les Sarrasins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siècles, retrouvèrent les sciences et les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuisèrent leur fanatisme et perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crèche et mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste et des richesses. Ils rapportèrent la pompe Asiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la première une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nour-

rissent la dévotion par les sens, quand elle s'est une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ses rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les soutient, l'éclat des richesses.

Venise, qui avoit des vaisseaux sous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'industrie. Les Italiens élevèrent des manufactures, et furent long-tems en possession de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les siens de la Flandre, et la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglais le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisoit reposer, se consacrent à la den elle ; qu'on déroba aux Flamands. Paris surpassa les tapis de Perse et les tentures de Flandre, par ses dessins et ses teintures ; les glaces de Venise, par la transparence et la grandeur. La France apprit à se passer de l'Italie, pour une partie de ses soies ; et de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer et de cuivre, la supériorité dans l'art

de

de fondre, de tremper et de travailler ces métaux. Mais l'art de polir et de façonner toutes les matières qui peuvent entrer dans les décorations du luxe et dans les agrémens de la vie, semble appartenir aux Français; soit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réussir par tous les dehors brillans; soit qu'en effet la grace et l'aisance accompagnent par-tout un peuple vif et gai, qui possède le goût par un instinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ses matières et doit augmenter ses productions, pour entretenir ses artisans. Si elle ne connoissoit que les travaux de la terre, son industrie seroit bornée dans ses causes, ses moyens et ses effets. Avec peu de desirs et de besoins, elle feroit peu d'efforts, elle emploieroit moins de bras, et travailleroit moins de tems. Elle ne sauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matières, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ses manufactures, en faisant baisser le prix de son luxe, et monter le prix de sa subsistance. Mais quand un peuple agricole réunit l'in-

dustrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de son existence et de sa conservation, tous les germes de sa grandeur et de sa prospérité. C'est à ce peuple qu'il est donné de pouvoir tout ce qu'il veut, et de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'est plus favorable à la liberté, que les arts. Elle est leur élément, et ils sont, par leur nature, cosmopolites. Un habile artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'esclavage, que des soldats trouvent par-tout. Les Protestans chassés de la France par l'intolérance ecclésiastique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilisés de l'Europe; et des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'asyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachisme et de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, et concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie et de l'engourdissement de toute une nation.

Que d'objets d'instruction et d'admiration dans les manufactures et les ateliers pour l'homme le plus instruit ! Il est beau sans doute d'étudier les productions de la nature : mais les différens moyens que les arts emploient, soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agrémens de la vie, ne sont-ils pas encore plus intéressans à connoître ? Si vous cherchez le génie, entrez dans les ateliers, et vous l'y trouverez sous mille formes diverses. Si un seul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leïbnitz ou Newton ; et j'ose assurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problême plus difficile à résoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'est-il pas honteux de voir les objets, dont on est environné, se répéter dans une glace, et d'ignorer comment la glace se coule et se met au teint ; de se garantir des rigueurs du froid par le velours, et de ne pas savoir comment il se fabrique ? Hommes instruits, allez aider de vos lumières ce malheureux artisan condamné à suivre aveuglement sa routine, et soyez sûrs d'en être dédommagés par les secrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé. La plupart ont des formes, des modes, des instrumens, des élémens qui leur sont communs. La méchanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des sciences se sont développées avec les progrès des arts et des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures ont agrandi la sphère de la physique et de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture et la peinture travaillent aussitôt à l'embellissement, à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits et des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ses traits et ses nuances sur les étoffes et les porcelaines. Le génie de la pensée et de la parole médite à loisir les chefs-d'œuvre de la poësie et de l'éloquence, ou ces heureux systêmes de la politique et de la philosophie qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux souverains toute leur gloire, celle de régner sur les esprits et sur les cœurs,

sur l'opinion et sur la volonté, par la raison et l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens, par toute sorte de divertissemens agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes un air de liberté qui lie et mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui font sa récompense. Chaque citoyen, assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vague à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mène au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes : mais encore moins que la guerre ou que la superstition, fléaux continuels des peuples oisifs.

Après la culture des terres, c'est donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une et l'autre font aujourd'hui la force des arts policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce sont donc les peuples foibles qui subjuguent les forts : car la balance de l'Europe est dans les mains des nations artistes.

Depuis que l'Europe est couverte de ma-

nufactures, l'esprit et le cœur humain semblent avoir changé de pente. Le desir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de peuple qui consente à être pauvre, parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? les arts tiennent lieu de vertus sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices : mais du moins elle bannit ceux de l'oisiveté, qui sont mille fois plus dangereux. Les lumières étouffant par dégrés toute espèce de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe, on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain du moins n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt ; et peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violens et féroces qui, dans tous les états, naissent ennemis et perturbateurs de l'ordre, sans autre talent, sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissention, en assujettissant l'homme à des travaux assidus et réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens et des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération et d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état,

qu'une famille entière de serfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aisance dans un village que vingt châteaux de vieux barons chasseurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il est vrai que, dans l'état actuel du monde, les peuples les plus industrieux doivent être les plus heureux et les plus puissans; soit que dans des guerres inévitables ils fournissent par eux-mêmes, ou qu'ils achètent par leurs richesses plus de soldats, de munitions et de forces maritimes ou terrestres; soit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; soit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les instrumens de corruption et de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie : si les arts, en un mot, civilisent les nations, un état doit chercher tous ses moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur et les mœurs des nations. Le climat le plus tem-

péré doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage ; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumière. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser sa nation : depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, et meurent bientôt avec leur talent et leur travail s'ils veulent y séjourner. En vain les protestans que Louis XIV persécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge étoit celui des proscriptions, apportèrent les arts et les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient ; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives et laborieuses, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un état. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à desirer pour sa stabilité : s'il est voisin de la mer pour l'abord des matières et l'issue des ouvrages, entre des puissances à mines de fer pour exercer son industrie, et des états à mines d'or pour les payer; s'il a des nations à droite et à gauche, des ports et des chemins ouverts de toutes parts : cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple ouvrier à des manufactures.

Mais un avantage plus essentiel encore, c'est la fertilité du sol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes se trouveront dépeuplées par les ateliers ; et dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers en haussant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui consommeroit beaucoup de subsistances, absorberoit tout le gain de son industrie. Quand le luxe monte plus vîte et plus haut que le travail, il dépérit dans sa source, il flétrit et dés-

sèche le tronc qui lui donne la sève. Quand l'ouvrier veut se nourrir, se vêtir comme le fabricant qui l'emploie, la fabrique est bientôt ruinée. La frugalité que les républicains observent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'est pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique, n'est pas toujours un vif aiguillon d'industrie. Le travail de la faim est toujours borné comme elle : mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup sur le progrès des arts de luxe et d'ornement. Un certain peuple est propre à l'invention par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple est propre aux arts par sa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choses frivoles, et n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ses ennuis. L'une de ces nations doit mieux réussir que sa rivale dans les arts de déco-

ration : elle doit primer sur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'est le gouvernement qui fait prospérer les fabriques. Si l'industrie favorise la liberté nationale, à son tour la liberté doit favoriser l'industrie. Les privilèges exclusifs sont les ennemis des arts et du commerce, que la concurrence seule peut encourager. C'est encore une espèce de monopole que le droit d'apprentissage et le prix des maîtrises. Cette sorte de privilège qui favorise les corps de métiers, c'est-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, est nuisible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choisir la profession qui leur convient, on remplit toutes les professions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent sont exercées par les mains qui ont le plus d'argent ; les plus viles et les moins chères tombent souvent à des gens nés pour exceler dans un art distingué. Les uns et les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage et perdent l'art : les premiers, parce qu'ils sont au-dessous : les seconds, parce qu'ils se sentent au-dessus :

Mais l'exemption des maîtrises produit la concurrence des ouvriers, et dès-lors l'abondance et la perfection des ouvrages.

On peut mettre en question, s'il est utile de rassembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les disperser dans les campagnes? Le fait a décidé la question. Les arts de première nécessité sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges sont près des mines, et les toiles près de chanvres. Mais les arts compliqués d'industrie et de luxe, ne sauroient habiter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, et vous perdez Genève avec tous les métiers qui la font vivre. Dispersez dans les différentes provinces de France les soixante mille ouvriers courbés sur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, et vous anéantirez le goût qui ne se soutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, sans cesse occupés à se surpasser. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins; l'art de filer les laines et les soies,

soies, à l'art de tirer l'or et l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts et de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée ? Comment trouver au fond d'une province intérieure et centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour ? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens et simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez entre la capitale et les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières et des ouvrages. Mais encore n'établissez rien ; n'ordonnez rien ; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie : vous aurez des manufactures ; vous aurez une grande population.

IX. *Population.*

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre ? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire ; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, et que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou

pu faire le dénombrement des habitans de la terre ! Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse. Mais où est ce siècle d'or ? Est-ce quand un sable aride sort du lit des mers, et vient s'épurer aux rayons du soleil ; est-ce alors que le limon produit les végétaux, et l'animal et l'homme ? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les espèces, une enfance foible et stérile, avant de parvenir à l'âge de sa fécondité. Tous les pays ont été long-tems morts sous les eaux, incultes sous les sables et les marécages, déserts sous les ronces et les forêts, jusqu'à ce que le germe de l'espèce humaine ayant par hasard été jetté dans ces fondrières et ces solitudes sauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les causes de la population étant subordonnées aux loix physiques qui gouvernent le monde, aux influences du sol et de l'atmosphère qui sont sujettes à mille fléaux ; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le sort de chaque espèce semble avoir été résigné, pour ainsi dire,

à ses facultés ; c'est dans l'histoire du développement de l'industrie humaine, qu'il faut chercher en général l'histoire des populations de la terre. D'après cette base de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laissons l'Asie sous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tout tems couverte de nations innombrables, et d'essaims si prodigieux, que, malgré la fertilité d'un sol qui n'a besoin que d'un regard du soleil pour engendrer toutes sortes de fruits, les hommes ne faisoient qu'y paroître, et les générations s'y succédoient par torrens, engloutis par la famine, par la peste, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui semble avoir pris la place de l'Asie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider si notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il faudroit savoir si la sûreté publique y étoit mieux établie, si les arts y étoient plus florissans, si la terre y étoit mieux cultivée. C'est ce qu'il faut examiner.

D'abord, à ces époques reculées ; la plupart des institutions politiques étoient très-

vicieuses. Des factions continuelles agitoient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naissoient de ces divisions, étoient fréquentes et cruelles. Souvent la moitié du peuple étoit massacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avoient échappé au glaive du parti vainqueur, se réfugioient sur un territoire mal affectionné. De cet asyle, ils causoient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui étoit possible, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mît en état de tirer une vengeance éclatante et complette des maux qu'on leur avoit fait souffrir.

Les arts n'avoient pas plus de vigueur que les loix. Le commerce étoit si borné qu'il se réduisoit à l'échange d'un petit nombre de productions particulières à quelques terroirs, à quelques climats. Les manufactures étoient si peu variées, que les deux sexes s'habilloient également d'une étoffe de laine, qu'on ne faisoit même teindre que fort rarement. Tous les genres d'industrie étoient si peu avancés, qu'il n'existoit pas une seule ville qui leur dût son accroissement ou sa prospérité. C'étoit l'effet, c'étoit la cause du mépris qu'on avoit généralement pour ces diverses occupations.

Il étoit difficile que dans des régions où les arts languissoient, les denrées trouvassent un débouché sûr et avantageux. Aussi la culture se ressentoit-elle de ce défaut de consommation. La preuve que la plupart de ces belles contrées étoient en friche, c'est que le climat y étoit sensiblement plus rude qu'il ne l'a été depuis. Si d'immenses forêts n'avoient privé les campagnes de l'action de l'astre bienfaisant qui anime tout, nos ancêtres auroient-ils eu plus à souffrir de la rigueur des saisons que nous ?

Ces faits, sur lesquels il n'est pas possible d'élever un doute raisonnable, ne démontrent-ils pas que le nombre des hommes étoit alors excessivement borné en Europe ; et qu'à l'exception d'une ou deux contrées qui peuvent avoir déchû de leur antique population, tout le reste ne comptoit que peu d'habitans ?

Cette multitude de peuples, que César comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre chose que des espèces de nations sauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre ? Tous ces Bretons, qui furent subjugués dans leur isle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que ne le sont les Corses ? Le Nord ne devoit-

il pas être moins peuplé encore ? Des régions où l'astre du jour paroît à peine au-dessus de l'horison ; où le cours des ondes est suspendu huit mois de l'année ; où des neiges entassées ne couvrent pas moins de tems un sol souvent stérile, où le souffle des vents fait éclater le tronc des arbres ; où les graines, les plantes, les sources, tout ce qui soutient la vie est mort ; où la douleur sort de tous les corps ; où le repos, plus funeste que les fatigues excessives, est suivi des pertes les plus cruelles ; où les bras que l'enfant tend à sa mère se roidissent, et ses larmes se vitrifient sur ses joues ; où la nature . . . . . de telles régions ne dûrent être habitées que tard, et ne purent l'être que par des malheureux qui fuyoient l'esclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne se multiplièrent sous ce ciel de fer. Sur le globe entier, les sociétés nombreuses ont laissé des monumens durables ou des ruines : mais dans le Nord, il n'est rien resté, rien absolument qui portât l'empreinte de la force ou de l'industrie humaines.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe, dans l'espace de trois ou quatre siècles, par les habitans des régions hyperborées, paroît déposer au premier coup-d'œil contre

ce qui vient d'être dit. Mais observez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations ; que ce ne fut point par le nombre de ses vainqueurs, mais par la défection de ses sujets, que l'empire Romain fut détruit et subjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtième partie des nations conquises ; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, et les autres ne se défendoient qu'avec le centième de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, est plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reste, ces guerres longues et cruelles, qui remplissent l'histoire ancienne, détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées, cet esprit de conquête dont ils étoient dévorés, consumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, et les minoient doublement par les recrues et les tributs. On sait avec quelle rage les peuples

anciens faisoient la guerre ; que souvent dans le siège d'une ville, hommes, femmes, enfans, tout se jettoit dans les flammes, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur ; que, dans les assauts, tous les habitans étoient passés au fil de l'épée ; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans des fers éternels. Ces usages barbares de la guerre, ne s'opposoient-ils pas à la population ? Si l'esclavage des vaincus conservoit des victimes, comme on ne peut en disconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établissant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la division des sociétés, en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la division des terres, elle brouilloit aussi plus souvent les nations entr'elles ; et comme ces petits états se touchoient, pour ainsi dire, par une infinité de points, il falloit pour les défendre, que tous les habitans prissent les armes. Les grands corps résistent au mouvement par leur masse ; les petits sont dans un choc perpétuel qui les brise.

Si la guerre détruisoit les populations anciennes, la paix ne les rétablissoit pas toujours. Autrefois, tout étoit sous le despotisme ou l'aristocratie ; et ces deux sortes de gouvernemens ne multiplient pas l'espèce humaine. Les villes libres de la Grèce avoient des loix si compliquées, qu'il en résultoit une dissention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de suffrage, ne laissoit pas de faire la loi dans les assemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à se concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richesses, tous les fruits et les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campagnes ne dussent être bien cultivées et bien peuplées, sous un gouvernement démocratique : mais il y avoit peu de démocraties ; et comme elles étoient toutes ambitieuses, sans autre moyen de s'agrandir que la guerre, si l'on en excepte Athènes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-tems fleurir et produire des hommes. Enfin, la Grèce et l'Italie furent, au plus, les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grèce, qui repoussa, contint et subjugua l'Asie ; après Carthage, qui parut un moment sur les bords de l'Afrique, et retomba dans le néant ; après Rome, qui soumit et détruisit tous les peuples connus ; où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, et sur la route des capitales ? Que de vastes forêts changées en guérets ! Que de moissons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais ? Que de peuples policés, qui vivent de poissons séchés et de viandes boucanées ?

Cependant il s'est élevé depuis quelques années un cri presque universel sur la dépopulation de tous les états. Quelle peut être la cause de ces étranges déclamations ? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes, en se repoussant, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ont laissé derrière eux des contrées moins habitées ; et l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente distribution.

Pendant une longue suite de siècles, les empires furent partagés en autant de souverainetés qu'il y avoit de seigneurs particu-

liers. Alors les sujets ou les esclaves de ces petits despotes étoient fixés, et fixés pour toujours sur le territoire qui les avoit vus naître. A la chûte du systême féodal, lorsqu'il n'y eut plus qu'un maître, un roi, une cour, on se porta avec affluence au lieu d'où découloient les graces, les richesses et les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuses capitales, où les peuples se sont successivement entassés, et qui sont devenues peu-à-peu comme l'assemblée générale de chaque nation.

D'autres villes, moins monstrueuses, mais pourtant très-considérables, se sont aussi élevées dans chaque province, à mesure que l'autorité suprême s'affermissoit. Ce sont les tribunaux, les affaires, les arts qui les ont formées, et le goût des commodités, des plaisirs, de la société qui les a toujours de plus en plus aggrandies.

Ces nouveaux établissemens ne pouvoient se faire qu'aux dépens des campagnes. Aussi n'y est-il guère resté d'habitans que ce qu'il en falloit pour l'exploitation des terres et pour les métiers qui en sont inséparables. Les productions n'ont pas souffert de cette révolution. Elles sont devenues même plus abondantes;

plus variées et plus agréables ; parce qu'on en a demandé davantage et qu'on les a mieux payées ; parce que les méthodes et les instrumens ont acquis un degré de simplicité et de perfection qu'ils n'avoient pas ; parce que les cultivateurs, encouragés de mille manières, sont devenus plus actifs et plus intelligens.

On trouve dans la police, la morale et la politique modernes, des causes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens : mais on y voit aussi des obstacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette sorte de progrès qui, dans notre espèce, doit être le comble de sa perfectibilité. Car jamais les hommes ne seront plus nombreux, s'ils ne sont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la distribution des biens-fonds. Les familles se multiplient comme les possessions ; et quand elles sont trop vastes, leur étendue démesurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui seul, consacre une moitié de ses terres à ses revenus, et l'autre à ses plaisirs. Tout ce qu'il donne à la chasse, est doublement perdu pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des

hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente et le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc ; et des parterres, des potagers si grands pour un château ? Ici le luxe, qui dans son étalage alimente les arts, favorise-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la seconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres, et trop peu de petites : premier obstacle à la population.

Second obstacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorsque tant de propriétés seront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit transmettre à personne ; de semer ou de planter pour une postérité qui ne sera pas la sienne ? Loin de retrancher sur ses revenus pour augmenter sa terre, ne risquera-t-il pas de détériorer son bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne sont pour lui que viagères ?

Les substitutions des biens nobles ne sont pas moins nuisibles à la propagation de l'espèce. Elles diminuent à la fois, et la noblesse

et les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison, les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Presque toutes les terres substituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, et qu'on a donnés d'avance à ses successeurs, qui ne doivent pas être ses héritiers, puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture et de substitution, est donc une loi qu'on diroit faite à dessein de diminuer la population de l'état.

De ces obstacles qu'un vice de législation apporte à la multiplication des hommes, en naît un nombre, qui est la pauvreté du peuple. Par-tout où les paysans n'ont point de propriété foncière, leur vie est misérable et leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé, comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre, maudissant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne, quand il en meurt chaque année autant et plus qu'on n'en voit naître. Les tra-

vaux des pères et le lait des mères sont perdus pour eux et pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompense, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mère pourroit nourrir son enfant et cultiver son champ; tandis que le père augmenteroit au-dehors, du prix de son travail, l'aisance de sa famille. Sans propriété, ces trois êtres languissent du peu que gagne un seul, ou l'enfant périt des travaux de sa mère.

Que de maux naissent d'une législation vicieuse ou défectueuse! Les vices et les fléaux ont une filiation immense; ils se reproduisent pour tout dévorer, et croissent les uns des autres jusqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par sa nature, destructeur des hommes durant la guerre, et des terres durant la paix. Oui, les soldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, et le surcharge d'un consommateur oisif ou stérile. Il n'est le défenseur de la patrie, en tems de paix, que par un système funeste, qui, sous prétexte de défense, rend tous les peuples aggresseurs. Si tous les états vouloient,

et ils le pourroient, laisser à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice ; la population en peu de tems augmenteroit considérablement dans toute l'Europe, de laboureurs et d'artisans. Toutes les forces de l'industrie humaine s'emploieroient à seconder les bienfaits de la nature, à vaincre ses difficultés, tout concourroit à la création, et non à la destruction.

Les déserts de la Russie seroient défrichés, et les champs de la Pologne ne seroient point ravagés. La vaste domination des Turcs seroit cultivée, et la bénédiction de leur prophète se répandroit sur une immense population. L'Egypte, la Syrie et la Palestine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois pasteurs, des Juifs heureux et pacifiques sous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, seroient fécondées, les landes de l'Aquitaine se purgeroient d'insectes et se couvriroient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des ames débonnaires. O tendre pasteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! Vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts, non pas de solitaires qui fuient les malheurs et les vices du monde : mais de familles heureuses,

qui chanteroient la magnificence de Dieu sur la terre, comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés, puisque l'humanité est un présent du ciel, que se trouvent la vie et l'humanité. Soyez aimés des rois, et les rois seront aimés des peuples.

Un des moyens de favoriser la population, faut-il le dire, c'est de supprimer le célibat du clergé séculier et régulier. L'institution monastique tient à deux époques remarquables dans l'histoire du monde. Environ l'an sept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Messie, et l'empire Romain déclina promptement avec le paganisme. Deux ou trois cens ans après la mort du Messie, l'Egypte et la Palestine se remplirent de moines. Environ l'an sept cent de l'ère chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, et le christianisme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cens ans après, s'évèrent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naissance du Christ, les livres de David et ceux de la Sybille annoncèrent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie universel, un jugement de tous les hommes; et tous les

peuples, foulés par la domination des Romains, souhaitèrent et crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ère chrétienne, les livres de David et ceux de la Sybille annoncèrent encore le jugement dernier; et des pénitens féroces et barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre et mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, désirèrent et crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croisades, une autre partie s'ensevelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinion fit les moines; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prières sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *croissez et multipliez;* que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure et travaille.* Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille et d'une terre, les fonctions de la société pros-

crivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défrichèrent autrefois les déserts qu'il habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à son tour les peuples à l'aumône. Parmi les classes oiseuses de la société, la plus nuisible est celle qui, par ces principes, doit porter tous les hommes a l'oisiveté; qui consume à l'autel et l'ouvrage des abeilles, et le salaire des ouvriers; qui allume durant le jour, les lumières de la nuit, et fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux soins de sa maison; qui fait demander au ciel une subsistance que la terre seule donne ou vend au travail.

C'est encore une des causes de la dépopulation de certains états, que cette intolérance qui persécute et proscrit toute autre religion que celle du prince. C'est un genre d'oppression et de tyrannie particulière à la politique moderne, que celui qui s'exerce sur les pensées et les consciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit en quelque sorte Dieu même, en détruisant une multitude de ses adorateurs; que cette impiété plus barbare encore,

qui, pour des choses aussi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une chose aussi essentielle que doit l'être la vie des hommes et la population des états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des sujets, en exigeant des sermens contraires à la conscience, en contraignant à des parjures secrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction cesse, un moyen de rendre aux esprits la tranquillité, c'est de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale, pleine et entière pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat ecclésiastique et le célibat militaire, l'un de profession, l'autre d'usage; il en est un troisième de convenance, introduit par le luxe : c'est celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des causes. En même-tems que le commerce favorise la population par l'industrie de mer et de terre, par tous les objets et les travaux de la navigation, par tous les arts de culture et de fabrique; il diminue cette même po-

pulation par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richesses ont pris un ascendant général sur les ames, alors les opinions et les mœurs s'altèrent par le mélange des conditions. Les arts et les talens agréables, en poliçant la société, la corrompent. Les sexes venant à se rapprocher, à se séduire mutuellement ; le plus foible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure et d'amusement. La femme devient enfant, et l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles et robustes qui disciplinoient la jeunesse et la préparoient aux professions graves et périlleuses, font place à l'amour des spectacles, où l'on prend toutes les passions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain esprit de patriotisme. L'oisiveté gagne dans les conditions aisées ; le travail diminue dans les classes occupées. L'accroissement des arts multiplie les modes ; les modes augmentent les dépenses ; le luxe devient un besoin ; le superflu prend la place du nécessaire ; on s'habille mieux, on vit moins bien ; l'habit se fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, et se mariant plus

tard, à moins d'enfans, ou des enfans plus foibles: le bourgeois cherche une fortune avant une femme, et perd d'avance l'une et l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont sans cesse corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de soutenir les dépenses du mariage, et la facilité d'en trouver les plaisirs, sans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les classes. L'homme qui renonce à être père de famille, consomme son patrimoine; et d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond plusieurs générations dans une seule; il éteint sa postérité, celle des femmes dont il est payé, et celle des filles qu'il paie. Tous les genres de prostitution s'attirent à la fois. On trahit son honneur et son devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante, ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, et subjuguée au-dedans. Plus de noblesse, plus de corps qui défende ses droits, ni ceux du peuple; parce que tout se divise et qu'on ne songe qu'à soi. Nul homme ne veut périr

seul. L'amour des richesses étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre sa fortune, et l'homme sans honneur veut faire la sienne. L'un se retire, l'autre se vend, et l'état est perdu. Tels sont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On sait, par l'histoire ancienne, quels sont ses effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les hommes au commerce, parce que la situation actuelle de l'Europe est favorable au commerce, et que le commerce est lui-même favorable à la population.

Mais on demandera si la grande populalation est utile au bonheur du genre humain ? Question oiseuse. Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux : mais il suffit de les rendre heureux pour qu'ils se multiplient. Tous les moyens qui concourent à la prospérité d'un état, aboutissent d'eux-mêmes à la propagation de ses citoyens. Un législateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des soldats, avoir des sujets que pour soumettre ses voisins, seroit un monstre ennemi de la nature humaine, puisqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit

éclorre une république, dont les essaims iroient peupler les côtes désertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de sa colonie, et lui défendroit la guerre, celui-là sans doute seroit un dieu sur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de son nom, il vivroit heureux et mourroit content; sur-tout s'il pouvoit se promettre de laisser des loix assez sages pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

X. *Impôts.*

Sur ce que nous connoissons de l'état des sauvages, il est à présumer que l'avantage de n'être point assujettis par les entraves de nos ridicules vêtemens, la clôture insalubre de nos superbes édifices, et la tyrannie compliquée de nos usages, de nos loix et de nos mœurs, n'est point la compensation d'une vie précaire et des meurtrissures, des combats journaliers pour un coin de forêt, une caverne, un arc, une flèche, un fruit, un poisson, un oiseau, un quadrupède, la peau d'une bête, ou la possession d'une femme. Que la misanthropie exagère, tant qu'il lui plaira, les vices de nos cités, elle ne

ne réussira pas à nous dégoûter de ces conventions expresses ou tacites, et de ces vertus artificielles qui font la sécurité et le charme de nos sociétés.

Sans doute, il y a parmi nous des assassins; il y a des violateurs d'asyle; il y a des monstres que l'avidité, l'indigence et la paresse révoltent contre l'ordre social. Il y a d'autres monstres plus détestables peut-être qui, possesseurs d'une abondance qui suffiroit à deux ou trois mille familles, ne sont occupés que d'en accroître la misère. Je n'en bénirai pas moins la force publique qui garantit le plus ordinairement ma personne et mes propriétés, au moyen des contributions qu'elle me fait payer.

L'impôt peut être défini le sacrifice d'une partie de la propriété pour la défense et la conservation de l'autre. Il suit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples esclaves, ni chez les peuples sauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, et que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorsqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que sa fortune est assez fixe, assez considérable pour exiger des dépenses de gouvernement; qu'elle

a des possessions, un commerce, des richesses, capables de tenter la cupidité de ses voisins, pauvres ou ambitieux : alors pour garantir ses frontières ou ses provinces, pour protéger sa navigation et maintenir sa police, il lui faut des forces et un revenu. Il est juste et indispensable que les citoyens occupés de quelque manière que ce soit au bien public, soient entretenus par tous les ordres de la confédération.

Il y a eu des pays et des tems où l'on assignoit une portion du territoire pour les dépenses communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des possessions si étendues, étoit obligé de confier ce soin à des administrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet usage entrainoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop considérable pendant la paix, ou il étoit insuffisant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, et dans le second par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu considérables dans

les premiers tems. La solde n'étoit alors qu'un simple dédommagement donné par l'état à ceux que son service détournoit des travaux et des soins nécessaires à leur subsistance. La récompense consistoit dans cette jouissance délicieuse que nous éprouvons par le sentiment intime de notre vertu, et à la vue des hommages qui lui sont rendus par les autres hommes. Ces richesses morales étoient les plus grands trésors des sociétés naissantes ; c'étoit une sorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guère moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les sociétés naissantes. Ceux qui servoient la patrie, ne se croyoient pas en droit de la dévorer. L'imposition mise par Aristide sur toute la Grèce, pour soutenir la guerre contre la Perse, fut si modérée, que les contribuables la nommèrent eux-mêmes, *l'heureux sort de la Grèce*. Quel tems et quel pays où les taxes faisoient le bonheur des peuples !

Les Romains marchèrent à la domination, sans presqu'aucun secours de la part du fisc. L'amour des richesses les eût détournés de

la conquête du monde. Le service public fut fait avec désintéressement, après même que les mœurs se furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme et la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une servitude réelle et une servitude personnelle.

Lorsque le jour commença à luire sur l'Europe, les nations s'occupèrent de leur sûreté. Elles fournirent volontairement des contributions pour réprimer les ennemis domestiques et étrangers: mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore assez absolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le Nouveau-Monde fut découvert, et la passion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet esprit d'agrandissement ne pouvoit se concilier avec la lenteur des assemblées populaires; et les souverains réussirent, sans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'imposition des taxes fut la plus importante de leurs usurpations. C'est celle dont les suites ont été le plus funestes.

On n'a pas craint d'imprimer le sceau de la servitude sur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, est-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'asseoira-t-on sur des déclarations ? Mais il faudroit entre le monarque et les sujets, une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général, ou du moins une conscience publique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincère et réciproque de leurs lumières et de leurs sentimens. Or, comment établir cette conscience publique, qui serviroit de flambeau, de guide et de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour surprendre et mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler ; ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler ? Quelle inquisition ! quelle violence révoltante ! Quand même on parviendroit à connoître les ressources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains et précaires de l'industrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans,

avec le dépérissement des forces par les maladies, par l'âge et par le travail ? Les facultés de l'humanité, utiles et laborieuses, ne changent-elles pas avec les vicissitudes que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature et de la fortune ? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle, sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme, sans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt qui est la preuve du despotisme ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jetté sur les consommations. Les souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque sorte, puisque sa quantité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ses facultés ou de ses goûts la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de premier besoin, c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales, l'homme avoit le droit de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des loix ? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'est les lui ravir ; c'est attaquer le principe de son existence, que de le priver par un impôt, des moyens de la

conserver. En pressurant la subsistance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oisif; d'un malheureux, un scélérat: c'est-à-dire, qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la misère.

Si la taxe porte sur des denrées moins nécessaires, que de bras perdus pour l'agriculture, pour les arts, et sont employés non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hérisser un royaume d'une infinité de petites barrières; à embarrasser les portes des villes; à infester les chemins et les passages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magasins! Quel état de guerre entre le prince et le peuple; entre le citoyen et le citoyen! Que de prisons, de galères, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été poussés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même par l'iniquité des loix fiscales?

L'avidité des souverains s'est étendue des consommations aux marchandises, que les états se vendent les uns aux autres. Despotes insatiables! ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez des droits sur ce que vous offrez

à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui sera donnée par les autres nations ? Vos sujets fussent-ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi, parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, et que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre empire reçoit de ses voisins, n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce seront vos sujets qui paieront seuls les droits. Peut-être ce renchérissement des productions étrangères en fera-t-il diminuer l'usage ? Mais si l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer aux cours de ces échanges, sans faire tomber le prix de vos productions, en retrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangères, ou sur les vôtres, l'industrie de vos sujets en souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la

payer, et moins de matières premières pour l'occuper. Plus la masse des reproductions annuelles diminuera, plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, seront impuissantes, parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle est donc la forme d'imposition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens ? C'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites, et de plus un bénéfice dont il soit possible de disposer. On commence depuis long-tems à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la porteront un jour à la démonstration ; et le premier gouvernement qui en fera la base de son administration, s'élèvera nécessairement à un degré de prospérité inconnue à toutes les nations et à tous les siècles.

Peut-être n'y a-t-il en ce moment aucun peuple de l'Europe, à qui sa situation permette ce grand changement. Par-tout les impositions sont si fortes, les dépenses si multipliées, les besoins si pressans ; par-tout le fisc est si obéré, qu'une révolution subite dans la perception des revenus publics, altéréroit infailliblement la confiance et la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée et prévoyante tendra, à pas lents et mesurés, vers un but si salutaire. Elle écartera avec courage et avec prudence, tous les obstacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient opposer à un système d'administration, dont les avantages nous paroissent au-dessus de tous les calculs.

Pour que rien ne puisse diminuer les avantages de cette heureuse innovation, il faudra que toutes les terres indistinctement soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services et ses talens. Jamais des noms et des titres ne changeront la nature des hommes et des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse et de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on a reçues de ses pères, pour se soustraire aux

charges de la société. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, seroit destructive; elle ne peut-être juste, qu'autant qu'elle est un engagement formel de dévouer plus particuliérement sa fortune et sa vie au service de la patrie.

Si de nos jours, pour la première fois, les terres étoient imposées, ne jugeroit-on pas nécessairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue et à la fertilité des possessions? Quelqu'un oseroit-il alléguer ses places, ses services, ses dignités, pour se soustraire aux tributs qu'exige le service public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres et les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; et ces revenus sont à l'état, dès qu'ils sont nécessaires à sa défense.

La manière dont l'impôt devroit être assis sur les terres, est plus difficile à trouver. Quelques écrivains ont pensé que la dîme ecclésiastique, malheureusement perçue dans la plus grande partie de l'Europe, seroit un modèle à suivre. Dans ce système, a-t-on dit, il n'y auroit ni infidélité, ni faveur, ni méprise. Selon que les circonstances exigeroient plus ou moins d'efforts de la part des

peuples, le fisc prendroit la quatrième, la cinquième, la sixième partie des productions, au moment même de la récolte; et tout se trouveroit consommé sans contrainte, sans surprise, sans défiance et sans vexation.

Mais dans cette forme de perception, comment se feroient les recouvremens ? Pour des objets si multipliés, si variables et si peu connus, une régie n'exigeroit-elle pas des frais énormes ? La ferme ne donneroit-elle pas occasion à des profits trop considérables ? Ainsi, quand cet ordre de choses paroîtroit le plus favorable au citoyen, ne seroit-il pas un des plus funestes au gouvernement ? Or, qui peut douter que les intérêts de l'individu ne soient les mêmes que ceux de la société ? Quelqu'un ignoroit-il encore le rapport intime qui est entre le souverain qui demande et les sujets qui donnent ?

D'ailleurs cette imposition, si égale en apparence, seroit dans la réalité la plus disproportionnée de toutes celles que l'ignorance ait jamais imaginées. Tandis qu'on n'exigeroit d'un contribuable que le quart de son revenu, on en prendroit la moitié, quelquefois davantage à d'autres qui, pour avoir la même quantité de productions, au-

roient

roient été obligés par la nature d'un sol ingrat ou d'une exploitation difficile, à des dépenses infiniment plus considérables.

Ces inconvéniens ont fait rejetter une idée, proposée ou appuyée par des hommes peu versés dans l'économie publique, mais révoltés avec raison de la manière arbitraire dont ils voyoient taxer les terres. Vous prendrez pour règle l'étendue des domaines? Mais ignoreriez-vous qu'il y en a qui peuvent payer beaucoup, qu'il y en a qui ne peuvent payer que peu, qu'il y en a même qui ne peuvent rien payer, parce que ce qui reste au-delà des frais est à peine suffisant pour déterminer l'homme le plus intelligent à la cultiver? Vous ferez représenter les baux? Mais les fermiers et les propriétaires n'agiront-ils pas de concert pour vous tromper? et quels moyens aurez-vous pour découvrir une fraude artificieusement tramée? Vous admettrez les déclarations? Mais pour une sincère, n'y en aura-t-il pas cent de fausses? et le citoyen d'une probité exacte ne sera-t-il pas la victime du citoyen dénué de principes? Vous aurez recours à une estimation? Mais le proposé du fisc ne se laissera-t-il pas suborner par des contribuables intéressés à le corrompre? Vous

laisserez aux habitans de chaque canton le soin des répartitions ? C'est, sans doute, la règle la plus équitable, la plus conforme aux droits de la nature et de la propriété ; cependant elle doit engendrer nécessairement tant de cabales, tant d'altercations, tant d'animosités, un choc si violent entre les passions qui se heurteront, qu'il n'en sauroit résulter cette justice qui pourroit faire le bonheur public.

Un cadastre qui mesureroit avec soin les terres, qui apprécieroit avec équité leur valeur, seroit seul capable d'opérer cette heureuse révolution. On n'a que rarement, qu'imparfaitement appliqué un principe si simple et si lumineux. Il faut espérer que cette belle institution, quoique vivement repoussée par le crédit et la corruption, sera perfectionnée dans les états où elle a été adoptée, et qu'elle sera introduite dans les empires où elle n'existe pas encore. Le monarque qui signalera son règne par ce grand bienfait, sera béni pendant sa vie ; il laissera un nom cher à la postérité ; et sa félicité s'étendra au-delà des siècles, si, comme on n'en peut douter, il existe un Dieu rémunérateur.

Mais que le gouvernement, sous quelque

forme qu'il ait été établi ou qu'il subsiste, n'outre jamais la mesure des impositions. Dans leur origine elles ont rendu, dit-on, les hommes plus actifs, plus sobres, plus intelligens, et ont ainsi contribué à la prospérité des empires. Cette opinion n'est pas sans vraisemblance : mais il est plus certain encore que poussées au-delà des limites convenables, les taxes ont arrêté les travaux, étouffé l'industrie, produit le découragement.

Quoique l'homme ait été condamné par la nature à des veilles continuelles pour s'assurer une subsistance, ce soin pressant n'a pas concentré toute son action. Ses desirs se sont étendus beaucoup au-delà ; et plus il est entré d'objets dans le plan de son bonheur, plus il a multiplié ses efforts pour les obtenir. A-t-il été réduit par la tyrannie à n'espérer d'un labeur opiniâtre que ce qui étoit de nécessité première, son mouvement s'est ralenti. Il a retréci lui-même la sphère de ses besoins. Troublé, aigri, desséché par l'esprit oppresseur du fisc, on l'a vu, ou languissant dans ses déplorables foyers, ou s'expatriant pour chercher une destinée moins malheureuse, errant ou vagabond sur des provinces désolées. La plupart des sociétés ont,

à des époques différentes, souffert ces calamités, présenté ce hideux tableau.

Aussi est-ce une erreur et une grande erreur de juger de la puissance des empires par le revenu du souverain. Cette base de calcul seroit la meilleure qu'on pût établir, si les tributs n'étoient que le thermomètre des facultés des citoyens : mais lorsque la république est opprimée par le poids ou la variété des impositions, loin que cette richesse soit un signe de prospérité nationale, elle est un principe de dépérissement. Réduits à l'impuissance de fournir des secours extraordinaires à la patrie menacée ou envahie, les peuples subissent un joug étranger, ou reçoivent des loix honteuses et ruineuses. La catastrophe est précipitée, lorsque le fisc a recours aux termes pour faire ses recouvremens.

La contribution des citoyens au trésor public est un tribut. Ils doivent le présenter eux-mêmes au souverain, qui de son côté en doit diriger sagement l'emploi. Tout agent intermédiaire détruit ces rapports qui ne sauroient être assez rapprochés. Son influence devient une source inévitable de division et de ravage. C'est sous cet odieux aspect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts. Son talent est de les multiplier. Il les enveloppe de ténèbres pour leur donner l'extension qui lui conviendra. Des juges de son choix appuient ses intérêts. Toutes les avenues du trône lui sont vendues, et il fait, à son gré, vanter son zèle ou calomnier les peuples mécontens avec raison de ses vexations. Par ces vils artifices, il précipite les provinces au dernier terme de dégradation, mais ses coffres regorgent de richesses. Alors, on lui vend au plus vil prix les loix, les mœurs, l'honneur, le peu qui reste de sang à la nation. Ce traitant jouit sans honte et sans remords de ces infâmes et criminels avantages, jusqu'à ce qu'il ait détruit l'état, le prince et lui-même.

Les peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce sort affreux. Des principes humains et réfléchis leur ont fait préférer une régie presque toujours paternelle pour recevoir les contributions du citoyen. C'est dans les gouvernemens absolus que l'usage tyrannique des fermes s'est concentré. Quelquefois l'autorité a été effrayée des ravages qu'elles faisoient ; mais des administrateurs timides, ignorans ou paresseux, ont craint, dans la confusion où étoient les affaires, un bouleversement entier

au moindre changement qu'on se permettroit. Pourquoi donc le tems de la maladie ne seroit-il pas celui du remède ? C'est alors que les esprits sont mieux disposés, que les contradictions sont moindres, que la révolution est plus aisée.

Cependant il ne suffit pas que l'impôt soit réparti avec justice, qu'il soit perçu avec modération, il faut encore qu'il soit proportionné aux besoins qui ne sont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, et dans tous les siècles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation et les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les métaux, a été proscrite. On a préféré, avec raison, la ressource des impositions extraordinaires. Tout état qui se les interdiroit, se verroit contraint, pour retarder sa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Constantinople. Le sultan, qui peut tout, excepté augmenter ses revenus, est réduit à livrer l'empire aux vexations de ses délégués, pour les dépouiller ensuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne soient jamais excessives, il faut qu'elles soient ordonnées, réglées et administrées par les représentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'est pas maître du champ, qui ne l'est pas du fruit. Aussi chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine sur les propriétaires, que par eux-mêmes, soit que les terres fussent réparties entre les conquérans; soit que le clergé les eût partagées avec la noblesse; soit qu'elles eussent passé par le commerce et l'industrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les possédoient avoient conservé le droit naturel, inaliénable et sacré, de n'être point taxés sans leur consentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reste qu'un despote et un troupeau d'esclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, relisez votre histoire; vous verrez que vos aïeux s'assembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agissoit d'un subside. Si l'usage en est passé, le droit n'est pas perdu. Il est écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la posséder. Il est écrit sur ce

champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en assurer la jouissance. Il est écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'est pas faite à l'image du créateur, pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur est dans vos terres, et non pas au pied d'un maître. Soyez moins ambitieux, et vous serez plus riches. Allez rendre la justice à vos vassaux, et vous augmenterez votre fortune, en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sur les ruines de toute espèce de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété ? Songez qu'il vous écrasera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui représentent les nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Si le prince a seul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à surcharger, à vexer les peuples, ils seront surchargés et vexés. Les fantaisies, les profusions, les entreprises du souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obstacles. Bientôt une politique fausse et cruelle

lui persuadera que des sujets riches deviennent toujours insolens ; qu'il faut les ruiner pour les asservir, et que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves, et qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues et les issues de l'industrie, pour la traire à l'entrée et à la sortie, pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise et au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais espérer de propriété. La noblesse ne servira et ne combattra que pour une solde. Le magistra ne jugera que pour des épices et pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ses rois ; ne verra ses ennemis que dans ses maîtres ; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug ; attendra sa délivrance d'une révolution, et sa tranquillité d'un bouleversement.

» Ce tableau est effrayant, me disoit un

» visir, et il y a des visirs par-tout. J'en
» gémis. Mais sans contribution, comment
» puis-je maintenir cette force publique dont
» vous reconnoissez vous-même et la néces-
» sité et les avantages? Il faut qu'elle soit
» permanente et toujours égale, sans quoi
» plus de sécurité pour vos personnes, vos
» propriétés, votre industrie. Le bonheur
» sans défense n'est qu'un fantôme. Mes
» dépenses sont indépendantes de la va-
» riété des saisons, de l'inclémence des élé-
» mens, de tous les accidens. Il faudra donc
» que vous y fournissiez, la peste eût-elle dé-
» truit vos troupeaux, l'insecte eût-il dévoré
» votre vigne, la grêle eût-elle moissonné vos
» champs. Vous paierez, ou je tournerai
» contre vous cette force publique qui a été
» créée pour votre sûreté, et que vous devez
» alimenter ».

Ce système oppresseur ne regardoit que les propriétaires des terres. Le visir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il se servoit pour asservir au fisc les autres membres de la confédération.

» C'est principalement dans les villes que
» les arts méchaniques et libéraux, d'utilité
» et d'agrément, de nécessité ou de fantaisie,

» ont de leur foyer, ou du moins leur acti-
» vité, leur développement, leur perfection.
» C'est là que le citoyen riche, et par con-
» séquent oisif, attiré ou fixé par les douceurs
« de la société, cherche à tromper son en-
» nui par des besoins factices ; c'est là que
» pour y satisfaire, il exerce le pauvre, ou,
» ce qui revient au même, l'industrieux.
» Celui-ci, à son tour, pour satisfaire aux
» besoins de première nécessité qui ne sont
» pas long-tems les seuls qui le tourmentent,
» cherche à multiplier les besoins factices de
» l'homme riche d'où naît entre l'un et l'autre
» une dépendance mutuelle fondée sur leur
» intérêt respectif ; l'industrieux veut travail-
» ler, le riche veut jouir. Si donc je parviens
» à imposer les besoins de tous les habitans des
» villes, industrieux ou oisifs, c'est-à-dire
» à renchérir, au profit de l'état, les denrées
» et les marchandises qui y sont consommées
» par les besoins des uns et des autres ; alors
» j'aurai soumis à l'impôt toutes les espèces
» d'industrie, et je les aurai amenées à la
» condition de l'industrie agricole. J'aurai
» fait mieux ; et que ce point sur-tout ne vous
» échappe pas. J'aurai fait payer le riche
» pour le pauvre, parce que celui-ci ne man-

» quera pas de renchérir ses productions
» à proportion du renchérissement de ses
» besoins ».

Ah ! visir, je te conjure d'épargner au moins l'air, l'eau, le feu, et même le bled qui n'est pas moins que ces trois élémens la légitime sacrée de tout homme sans exception. Sans cette légitime, nul ne peut vivre et agir; et sans vie et sans action point d'industrie.

» J'y penserai. Mais suivez-moi dans les
» différentes combinaisons par lesquelles j'en-
» lace dans mes filets tous les autres objets
» de besoin, sur-tout dans les villes D'abord,
» maître des frontières de l'empire, je ne laisse
» rien venir de l'étranger ; je n'y laisse rien
» aller qu'en payant à raison du nombre,
» du poids et de la valeur. Par ce moyen celui
» qui a fabriqué, ou qui envoie, me cède une
» partie de son bénéfice ; et celui qui reçoit,
» ou qui consomme, me rend quelque chose
» en sus de ce qui revient au marchand ou
» fabricant ».

Fort bien, visir : mais en te glissant ainsi entre le vendeur et l'acheteur ; entre le fabricant ou le marchand et le consommateur, sans avoir été appellé, sans que ton entre-

mise leur profite, puisqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment; n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant d'une ou d'autre manière, à diminuer ou même à te frustrer de ta part?

» Sans doute : mais à quoi me serviroit
» donc la force publique, si je ne l'em-
» ployois pas à démêler leur fraude, à m'en
» garantir et à la châtier? Si l'on essaie à
» garder ou à diminuer ma part, je prends
» tout, et même quelque chose au-delà ».

J'entends, visir. Et voilà donc encore la guerre et l'exaction établies sur les frontières aux limites des provinces; et cela pour pressurer cette heureuse industrie, le liens des nations les plus éloignées et des peuples les plus séparés par les mœurs et les religions.

» J'en suis fâché. Mais il faut tout sacrifier
» à la force publique, à ce rempart élevé
» contre la jalousie et la rapacité des voisins.
» D'ailleurs l'intérêt de tel ou tel individu
» ne s'accorde pas toujours avec l'intérêt du
» grand nombre. Un effet de la manœuvre
» dont vous vous plaignez, c'est de vous con-
» server des denrées et des productions dont
» le calcul de la personnalité vous priveroit
» par l'exportation à l'étranger; et je repousse

» des marchandises étrangères qui, par la su-
» rabondance qu'elles feroient avec les vôtres,
» rabaisseroient le prix de celles-ci ».

Je te remercie, visir. Mais pourquoi faut-il que tu aies aussi tes troupes? Ces troupes-là sont bien incommodes. Ne pourrois-tu pas me servir sans me faire la guerre?

» Si vous m'interrompez sans cesse, vous
» perdrez le fil de mes subtiles et merveil-
» leuses opérations. Après avoir imposé la
» marchandise à l'entrée et à la sortie de l'em-
» pire, au passage d'une province dans une
» autre, je suis à la piste le conducteur, le
» voyageur qui parcourt ma contrée pour ses
» affaires, par curiosité; le paysan qui porte
» à la ville le produit de son champ ou de sa
» basse-cour; et lorsque la soif le pousse dans
» une hôtellerie, au moyen d'une associa-
» tion avec le maître ».

Quoi, visir, le cabaretier est ton associé!

» Assurément. Est-ce qu'il y a quelque chose
» de vil quand il s'agit du maintien de la
» force publique, et par conséquent de la ri-
» chesse du fisc? Au moyen de cette associa-
» tion, je reçois une partie du prix de la
» boisson consommée ».

Mais, visir, comment te trouves-tu l'as-

socié d'un aubergiste, d'un tavernier dans le débit de ses boissons. Serois-tu son pourvoyeur? »

» Moi, son pourvoyeur? je m'en suis bien » gardé. Où seroit le bénéfice de vendre le » vin que le vigneron m'auroit donné pour » le tribut de son industrie? J'entends un » peu mieux mes affaires. J'ai d'abord avec » le vigneron ou propriétaire, avec le bras- » seur, le distillateur de l'eau-de-vie, une as- » sociation par laquelle j'obtiens une partie » du prix qu'ils vendent à l'aubergiste, au » cabaretier; ensuite j'en ai avec celui-ci une » seconde par laquelle il me compte à son » tour d'une portion du prix qu'il reçoit du » consommateur, sauf au vendeur à retrouver » sur le consommateur la quotité du prix qui » me revient de la consommation ».

Cela est très-beau, il faut en convenir. Mais, visir, comment assistes-tu à tous les marchés de boissons qui se font dans l'empire? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaise foi, dès le tems de Rome, quoique le questeur ne fût pas son collègue? Après ce que tu m'as confié, je ne doute de rien; mais je suis curieux.

» C'est ici que je te paroîtrai impudent,

» mais profond. On ne sauroit aspirer à toute » sorte de mérite et de gloire. D'abord, nul » ne peut déplacer une pièce de vin, de » cidre, de bière, d'eau-de-vie; soit du lieu » de la récolte ou de la fabrication; soit du » cellier, soit de la cave, soit pour vendre, » soit pour envoyer, n'importe à quelle des- » tination, sans ma permission par écrit. « Je sais par-là ce qu'elles deviennent. Si » l'on en rencontre quelqu'une sans ce passe- » port, je m'en empare; et le propriétaire » me paie sur-le-champ, en sus, le triple » ou le quadruple de la valeur. Ensuite, les » mêmes agens qui circulent nuit et jour de » toutes parts pour m'assurer de la fidélité » des propriétaires ou des marchands en gros » à tenir leur pacte d'association, descen- » dent tous les jours, plutôt deux fois qu'une, » chez chaque cabaretier ou aubergiste, son- » dent les tonneaux, comptent les bouteilles; » et pour peu qu'on soit soupçonné de quel- » que escamotage sur ma part, on est si sé- » vérement puni qu'on n'en est pas tenté da- » vantage ».

Mais, visir, pour te plaire, tes agens ne sont-ils pas autant de petits tyrans subalternes ?

» Je n'en doute pas ; et je les en récom-
» pense bien ».

A merveille. Mais, visir, j'ai un scrupule. Ces associations avec le propriétaire, le marchand en gros, le détailleur, ont un peu l'air de celles que le voleur de grand chemin contracteroit avec le passant qu'il détrousse.

» Vous n'y pensez pas. Les miennes sont
» autorisées par la loi et par l'institution sa-
» crée de la force publique. Rien ne vous
» en impose-t-il donc ? Mais venez mainte-
» nant aux portes de la cité, où je ne suis
» pas moins admirable. Rien n'y entre, sans
» verser dans mes mains. Si ce sont des
» boissons, elles contribuent, non en raison
» du prix, comme dans mes autres arran-
» gemens, mais en raison de la quantité, et
» soyez sûr que je ne suis pas dupe. L'au-
» bergiste ou le citoyen n'a rien à dire,
» quoique j'aie d'ailleurs affaire à lui lors de
» de l'achat et du débit, puisque ce n'est pas
» de la même manière. Si ce sont des comes-
» tibles, j'ai mes agens, non-seulement aux
» portes, mais aux boucheries, mais dans
» les marchés au poisson ; et nul n'essaieroit
» à me voler sans risquer plus que son vol ne
» lui rendroit. Si c'est du bois, des fourrages,

» du papier, il y a moins de précautions à » prendre. Ces marchandises ne se filoutent » pas comme un flacon de vin ; cependant » j'ai mes surveillans sur les routes et les en- » droits détournés ; et malheur à celui qu'on » surprendroit en devoir de m'échapper. Vous » voyez donc que quiconque habite les villes ; » qu'on y subsiste de son industrie ; qu'on y » emploie son revenu ou une portion de son » lucre à salarier un homme industrieux, » personne ne peut consommer sans payer, » et que tous paient plus sur les consommations » usuelles et indispensables que sur les autres. » J'ai mis à contribution toute sorte d'in- » dustrie sans qu'elle s'en apperçoive. Il en » est cependant quelques-unes avec lesquelles » j'ai essayé de traiter plus directement, » parce qu'elles n'ont pas leur asyle ordinaire » dans les villes, et que j'ai imaginé qu'elles » me rendroient davantage par une contribu- » tion spéciale. Par exemple j'ai des agens » dans les forges et fourneaux où l'on fabrique » et où l'on pèse le fer qui a tant d'usages » différens ; j'en ai dans les ateliers des tan- » neurs où sont manufacturés les cuirs qui » servent à tant de choses. J'en ai chez tous » ceux qui travaillent l'or, l'argent, la vai-

» selle, les bijoux; et vous ne me reprocherez
» pas ici d'attaquer les objets de première
» nécessité. A mesure que les tentatives me
» réussissent, je les étends. Je me flatte bien
» d'établir un jour mes satellites à côté du
» métier à ourdir la toile ; elle est d'une uti-
» lité si générale. Mais gardez-moi le secret.
» Mes spéculations ne s'éventent jamais qu'à
» mon détriment «.

Je suis vraiment frappé de ta sagacité, visir, ou de celle de tes sublimes précurseurs. Ils ont creusé des mines d'or par-tout. Ils ont fait de ton pays un Pérou, dont les habitans ont eu peut-être le sort de ceux de l'autre continent; mais que t'importe ? Le sel et le tabac que tu débites au décuple de leur valeur intrinsèque, quoique après le pain et l'eau, le sel soit de première nécessité, tu ne m'en as rien dit. Que signifie cette reticence ? Aurois-tu senti la contradiction entre cette vente et ton refus de percevoir les autres contributions en nature, sous prétexte de l'embarras de la revente ?

» Point du tout. La différence est facile à
» saisir. Si je recevois du propriétaire ou du
» cultivateur sa portion de contribution en
» nature, pour la vendre ensuite, je me trou-

» verois en concurrence avec lui dans les » marchés. Mes prédécesseurs ont été sages » en s'en réservant la distribution exclusive. » Cela souffriroit des difficultés. Pour amener » ces deux fleuves d'or dans le réservoir du » fisc, il fallut défendre la culture et la fa» brication nationale du tabac ; ce qui ne me » dispense pas de tenir sur la frontière et » même au-dedans de l'empire une armée » contre l'introduction et la concurrence de » tout autre tabac avec le mien ».

Et cela, visir, t'a réussi ?

» Pas aussi pleinement que j'aurois de» siré, malgré la sévérité des loix pénales. » Pour le sel, la difficulté fut encore plus » grande; il faut en convenir et s'en affli» ger. Mes prédecesseurs commirent une » bévue irréparable. Sous prétexte d'une » faveur utile, nécessaire à certaines pro» vinces maritimes, ou peut-être à l'appât » d'une somme forte sans doute mais mo» mentanée, que d'autres provinces payè» rent pour se pourvoir de sel comme elles » aviseroient, ils se prêtèrent à des excep» tions en conséquence desquelles dans un » tiers ou environ de l'étendue de l'empire » ce n'est pas moi qui le vends. J'espère

» bien revenir là contre : mais il faut at-
» tendre un moment de misère ».

Ainsi, indépendamment des armées que tu nourris sur la frontière contre le tabac et les marchandises de l'étranger, tu en as encore dans l'intérieur pour que la vente du sel des provinces libres ne concoure pas avec la vente du tien ?

» Il est vrai. Cependant il faut rendre
» justice à nos anciens visirs. Ils m'ont laissé
» une législation bien entendue. Par exem-
» ple, ceux du pays libre qui avoisinent les
» provinces où je vends, ne peuvent fabri-
» quer de leur sel que le moins qu'il est
» possible, afin de n'en point avoir à vendre
» à mon préjudice ; et par une suite de la
» même sagesse, ceux qui doivent acheter
» de moi, et qui, voisins du pays libre,
» pourroient être tentés de s'y approvisionner
» à meilleur marché, sont forcés d'en prendre
» plus qu'ils n'en peuvent consommer ».

Et cela est consacré par la loi ?

» Et maintenu par l'auguste force publi-
» que. Je suis autorisé au dénombrement
» des familles ; et si quelqu'une n'achète pas
» la quantité de sel que je présume néces-
» saire à sa consommation, elle le paie
» comme si elle s'en étoit pourvue ».

Et quiconque sale ses mêts avec d'autre sel que le tien, s'en trouve mal ?

» Très-mal. Outre la saisie de ce sel d'i-
» niquité, il lui en coûte plus qu'il ne dépen-
» seroit à l'approvisionnement de sa maison
» pendant plusieurs années ».

Et le vendeur ?

» Le vendeur ? C'est comme de raison, un
» voleur, un brigand, un malfaiteur que
» je réduis à la besace, s'il a quelque chose,
» ou que j'envoie aux galères, s'il n'a rien ».

Mais, visir, tu dois avoir des procès sans fin ?

» J'en ai beaucoup : mais il y a une cour
» de magistrature expresse qui en a l'at-
» tribution exclusive ».

Et comment te tires-tu de-là ? par l'intervention de la force publique, ton grand cheval de bataille.

» Et avec de l'argent ».

Ah, visir, quelle tête et quel courage ! Quelle tête pour suffire à tant d'objets ! Quel courage pour faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans les livres saints par Ismaël, dont les mains étoient contre tous et les mains de tous contre lui.

» Hélas j'en conviens. Mais telle est l'im-

» portance de la force publique et l'étendue
» de ses besoins, qu'il a fallu recourir à
» d'autres ressources. Outre ce que le pro-
» priétaire me doit annuellement pour les
» fruits de son fonds s'il se résout à le ven-
» dre, l'acquéreur me paiera une somme
» surajoutée aux prix convenus avec son ven-
» deur. J'ai tariffé tous les pactes humains;
» et nul ne contracte sans me fournir une
» contribution proportionnée, soit à l'objet,
» soit à la nature de la convention. Cet
» examen suppose des agens profonds. Aussi
» en manqué-je souvent. Le plaideur ne peut
» faire un seul pas, soit en demandant,
» soit en défendant, sans me trouver sur son
» chemin; et vous conviendrez que ce tribut
» est bien innocent : car on n'est pas encore
» dégoûté des procès ».

Visir, quand ton énumération ne seroit pas à sa fin, laisse-moi respirer. Tu as lassé mon admiration; et je ne sais plus quel doit être le plus grand objet de mon étonnement, ou d'une science perfide, barbare, qui embrasse tout, qui pèse sur tout; ou de la patience avec laquelle on supporte les actes réitérés d'une subtile tyrannie qui n'épargne rien. L'esclave reçoit sa subsistance

en échange de sa liberté. Ton malheureux contribuable est privé de sa liberté en te fournissant sa subsistance.

Jusqu'à présent, je me suis si fréquemment livré aux mouvemens de l'indignation, que j'ai pensé que l'on me pardonneroit une fois d'avoir pris l'arme du ridicule et de l'ironie qui a si souvent tranché les nœuds les plus importans. Je rentre dans le ton qui qui me convient; et je dis :

Il faut sans doute, dans tout gouvernement, une force publique qui agisse intérieurement et extérieurement. Extérieurement, pour défendre la nation en corps contre la jalousie, la cupidité, l'ambition, le mépris et la violence des autres nations; et cette protection ou la sécurité qui doit en être l'effet, exige des armées, des flottes, des forteresses, des arsenaux, des alliés foibles à stipendier, des alliés puissans à seconder. Intérieurement, pour garantir le citoyen ami de l'ordre social, du trouble, des vexations, de l'injure du méchant qui se laisse égarer par ses passions, son intérêt personnel, ses vices, et qui n'est arrêté que par la menace de la justice et la vigilance de la police.

Vous

Nous dirons plus. Il est avantageux au plus grand nombre des citoyens que la force publique encourage l'industrie, aiguillonne le talent et secoure celui qui par un zèle inconsidéré, des malheurs imprévus, de fausses spéculations, a perdu sa force individuelle; d'où nait la nécessité des écoles gratuites et des hôpitaux.

Je consens même que le dépositaire et le moteur de la force publique, qu'il est de son devoir de faire craindre, respecter et chérir, pour en accroître l'énergie, sur-tout dans les états monarchiques où elle semble distincte et séparée du reste de la nation, en impose par un appareil de dignité, attire par la douceur et exhorte par les bienfaits.

Tous ces moyens sont dispendieux. Les dépenses supposent un revenu; et le revenu des contributions. Il est juste que ceux qui participent aux avantages de la force publique, fournissent à son maintien. Il y a entre le souverain et ses sujets un pacte tacite, mais sacré, par lequel le premier s'engage de secourir d'autant de degrés de cette force qu'on en aura fourni de parts à la masse générale des contributions; et cette justice distributive s'exécuteroit toute seule, par la

nature même des choses, si la corruption et le vice ne la troubloient sans cesse.

Mais dans toute convention, il y a un rapport entre le prix et la valeur de la chose acquise; ce rapport est nécessairement en *moins* du côté du prix, en *plus* du côté des avantages. Je veux bien acheter une épée pour me défendre contre le voleur: mais si pour acquérir cette épée, il faut que je vuide ma bourse ou que je vende ma maison, j'aime mieux composer avec le voleur.

Or, où est ce rapport, cette proportion des avantages de la force publique, *pour moi propriétaire*, avec le prix dont je les paie; si chez la nation la plus policée de l'Europe, la moins exposée aux incursions et aux attaques étrangères, après avoir cédé une portion de ma possession, je suis obligé, lorsque je vais habiter la ville, de suracheter, au profit d'une force publique, non-seulement les denrées des autres mais les miennes, quand il me plaît de les consommer?

Pour moi, cultivateur, si forcé d'un côté à consommer en nature une portion de mon tems et des moyens de mon industrie pour la construction et la réparation des routes;

je suis encore obligé de rendre en argent une portion considérable des productions que ma sueur et mes travaux ont tirées de la terre ?

Pour moi artisan, qui ne puis travailler sans être nourri, logé, vêtu, éclairé et chauffé ; ni me pourvoir de nourriture, d'abri, de vêtement, de lumière et de feu, sans contribuer, puisque tous ces moyens de subsistance sont imposés ; si je suis encore obligé de rendre une partie du prix de mon tems et de mon talent à l'imposition qui frappe directement sur les productions de mon industrie ?

Pour moi, marchand, qui ai déja contribué de mille manières, et par mes consommations personnelles, et par les consommations de mes salariés, et par le surachat des matières premières ; si je suis encore obligé de céder une portion du prix de la marchandise que j'envoie, et dont il ne me reviendra peut-être rien du tout dans le cas de quelques-uns de ces accidens sans nombre, dont la force publique ne s'engage, ni de me garantir, ni de me dédommager ?

Pour nous tous, si après avoir contribué par chacun de nos besoins, à chaque pas,

à chaque mouvement de notre industrie, à la masse commune, d'un côté par une imposition annuelle et générale, la capitation qui n'a aucune base, aucun rapport avec la propriété ni avec l'industrie, nous contribuons encore d'un autre côté par le sel, denrée de première nécessité qu'on porte au décuple de sa valeur intrinsèque et naturelle ?

Pour nous tous encore une fois, si nous voyons toutes ces quotes parts exigées pour le maintien de la force publique, se fondre entre les mains des concussionnaires qui les perçoivent ; et le residu qui, après des circulations toutes dispendieuses, se rend au trésor du souverain, y être pillé de cent manières diverses, ou dissipé en extravagances ?

Nous demanderons quel rapport il y a entre cette multitude bizarre et compliquée de contributions et les avantages que chacun de nous obtient de la force publique, s'il est vrai, comme certains calculateurs politiques le prétendent, que les sommes des contribuables sont égales à celles du revenu des propriétaires ?

Il ne faut chercher la réponse à cette ques-

tion que dans le cœur du souverain. S'il est de bronze, le problême ne se résoudra point, et le tems amenera, à la suite d'une longue oppression, la ruine de l'empire. S'il a quelque sensibilité, le problême se résoudra d'une manière utile aux sujets.

Cependant que le chef de la nation ne se flatte pas d'ôpérer de grands biens, des biens durables, sans un choix judicieux de l'homme chargé d'alimenter la force publique. C'est à ce grand instrument du gouvernement de distribuer et de rendre supportable à chacun le poids énorme des tributs par son équité et par son intelligence, à le répartir selon les degrés relatifs de force ou de foiblesse des contribuables. Sans ces deux qualités, les peuples accablés seront conduits à un désespoir plus ou moins éloigné, plus ou moins redoutable. Avec ces deux qualités soutenues par l'attente d'un soulagement plus ou moins prochain, ils souffriront avec patience, et se traîneront sous leur fardeau avec quelque courage.

Mais quel est le ministre qui remplira une tâche aussi difficile ? Sera-ce celui qui, par une odieuse cupidité, aura ambitionné le maniment des revenus publics, et qui par-

venu à ce poste important, à force d'intrigues et de bassesses, aura abandonné le fisc en proie à ses passions, à ses amis, à ses flatteurs, à ses protégés, au détriment de la force publique? Périsse la mémoire d'un tel ministre.

Sera-ce celui qui n'aura vu, dans le pouvoir remis en ses mains, que l'instrument de ses inimitiés ou de ses aversions personnelles, et le moyen de réaliser les fantômes de son imagination féroce et désordonnée; qui traitera comme des absurdités les opérations différentes de la sienne; qui s'irritera contre des erreurs vraies ou prétendues, comme si c'étoient autant de crimes; qui méprisera l'apologue des membres et de l'estomac; qui énervera la partie du corps politique qui lui déplaira, par des faveurs exclusivement accordées à celle que son goût, sa fantaisie, son intérêt ou ses préjugés auront préférée; qui verra l'image du désordre par-tout où les choses ne seront pas analogues à ses idées bizarres; qui dénué de la sagesse nécessaire pour corriger ce qui est défectueux, substituera à des chimères, à un ordre peut-être imparfait; et qui pour corriger de prétendus abus, s'aveuglant sur les suites d'une réforme

mal entendue, brisera tout avec un souris dédaigneux : charlatan aussi cruel qu'ignorant, qui, prenant les poisons pour des remèdes, s'écriera *guerison, guérison*, lorsque des convulsions réitérées annonceront la mort prochaine du malade ? Périsse la mémoire d'un tel ministre.

Souverains, qui n'êtes à l'abri ni de l'erreur, ni du mensonge, ni de la séduction ; si vous avez été assez malheureux pour être asservis par de tels coopérateurs, ne les remplacez ni par l'homme foible et pusillanime qui, bien qu'instruit, doux, modeste, et peut-être incapable d'une grande faute, tant qu'il agira par lui-même, se laissera égarer par les autres ; tombera dans les pièges qui lui seront tendus, et manquera du nerf nécessaire, soit pour arrêter ou prévenir le mal, soit pour vous résister à vous-mêmes, lorsque sa conscience et l'intérêt général l'exigeront.

Ni par l'homme farouche ou dédaigneux : ni par l'homme trop austère ; encore moins par l'homme impérieux et dur. L'impôt est un joug pesant. Comment le portera-t-on, s'il est aggravé par la manière de le présenter ? C'est une coupe amère que tous doivent boire.

Si vous la portez brusquement ou maladroitement à la bouche, quelqu'un la renversera.

Ni par l'homme qui ignore la loi; ni par l'homme qui la méprise pour ne s'occuper que du fisc. Il est de l'intérêt du souverain que la propriété et l'industrie soient protégées, contre sa propre autorité, contre les entreprises du visir souvent inconsidérées, quelquefois dangereuses. Un ministre qui sacrifiera tout au fisc, remplira les coffres de son maître; il donnera à la nation et au trône l'éclat d'une puissance formidable : mais cet éclat passera comme l'éclair. Le désespoir s'établira dans le cœur des sujets. En mettant l'industrie aux abois, il aura tué la poule aux œufs d'or.

Ni par le légiste hérissé de formules et de subtilités juridiques ; qui entretiendra une querelle continue entre le fisc et la loi ; rendra le fisc trop odieux, et relâchera les liens d'une obéissance pénible, mais nécessaire.

Ni par cet outré philantrope, qui se livrant à un patriotisme mal entendu, oubliera le fisc pour se livrer indiscrètement à de séduisantes impulsions de bienfaisance et de popularité : impulsions toujours louables dans un philosophe, mais auxquelles un ministre ne doit se

prêter qu'avec circonspection. Car enfin il faut une force publique ; il faut un fisc qui l'alimente.

Écartez sur-tout le prodigue. Comment l'homme qui a mal géré ses propres affaires, administrera-t-il celles d'un grand état ? Quoi, il a dissipé ses fonds, et il sera économe du revenu public ? Il a de la probité, de la délicatesse, des lumières même, le desir sincère de bien servir l'état : mais dans une circonstance et sur un objet de l'importance de celui dont il s'agit, ne vous en fiez qu'aux vertus de tempérament. Combien sont entrés vertueux dans le ministère, et qu'on ne reconnoissoit plus, qui ne se reconnoissoient plus eux-mêmes, en moins de six mois. Il y a peut-être moins de séductions au pied du trône que dans l'antichambre d'un ministre ; et moins encore au pied du trône et dans l'antichambre des autres ministres, qu'à l'entrée du cabinet du ministre de la finance. Mais c'est trop s'arrêter sur les impôts. Il faut parler de ce qu'on a imaginé pour y suppléer, le crédit public.

XI. *Crédit public.*

En général, ce qu'on nomme crédit, n'est qu'un délai donné pour payer. L'usage en

fut inconnu dans les premiers âges. Chaque famille se contentoit de ce qu'une nature brute, de ce que des travaux grossiers lui fournissoient. Bientôt commencèrent quelques échanges, mais seulement entre parens, entre voisins. Ces liaisons s'étendirent par-tout où les progrès de la société multiplioient les besoins ou les délices. Avec le tems, il ne fut plus possible d'avoir des denrées avec des denrées. Les métaux les remplacèrent et devinrent insensiblement la mesure commune de toutes choses. Il arriva que les agens d'un commerce qui devenoit tous les jours plus considérable, manquèrent de l'argent nécessaire pour leurs spéculations. Alors les marchandises leur furent livrées pour être payées à des époques plus ou moins prochaines ; et cette heureuse pratique dure encore et durera toujours.

Le crédit suppose une double confiance ; dans la personne qui en a besoin, et confiance dans ses facultés. La première est la plus nécessaire. Il est trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaise foi trahisse ses engagemens quoiqu'il ait assez de fortune pour les remplir, ou qu'il dissipe cette fortune par une conduite imprudente ou peu modérée. Mais

l'homme intelligent et juste peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Les convenances réciproques de ceux qui vouloient vendre, de ceux qui vouloient acheter, ont donné naissance au crédit qui existe entre les membres d'une société, ou même de plusieurs sociétés. Il diffère du crédit public, en ce que ce dernier est le crédit d'une nation considérée comme ne formant qu'un seul corps.

Entre le crédit particulier et le crédit public, il y a cette différence que l'un a le gain pour but, et l'autre la dépense. Il suit de-là que le crédit est richesse pour les négocians, puisqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, et qu'il est pour les gouvernemens une cause d'appauvrissement, puisqu'il ne leur procure que la faculté de se ruiner. Un état qui emprunte, aliène une portion de son revenu pour un capital qu'il dépense. Il est donc plus pauvre après ces emprunts, qu'il ne l'étoit avant cette opération funeste.

Malgré la rareté de l'or et de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'usage du crédit public, même à l'époque

des plus funestes crises. On formoit durant la paix un trésor qui s'ouvroit dans des tems de troubles. Alors les métaux rentrés dans la circulation excitoient l'industrie, et rendoient, en quelque manière, légères les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du Nouveau-Monde a rendu les métaux plus communs, les administrateurs des empires se sont généralement livrés à des entreprises supérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, et ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppression s'est prolongée ; elle doit lier nos derniers neveux, et s'appesantir sur tous les peuples et sur tous les siècles.

Ce sont l'Angleterre, la Hollande et la France, c'est-à-dire les plus opulentes nations de l'Europe, qui ont donné un si mauvais exemple. Ces puissances ont trouvé du crédit par la même raison que vous ne prêtez pas à l'homme qui vous demande l'aumône, mais à celui dont le brillant équipage vous éblouit. La confiance est la mère du prêt, et la confiance naît d'elle-même à l'aspect d'un pays où la richesse du sol se multiplie par l'acti-

vité

vité d'un peuple industrieux, à la vue de ces ports renommés où se réunissent toutes les productions de l'univers.

Le site de ces trois états a aussi encouragé le prêteur. Son gage, ce ne sont pas seulement les revenus publics, mais encore les revenus particuliers dans lesquels le fisc trouve, au besoin, son aliment et ses ressources. Dans les contrées qui, comme l'Allemagne, sont ouvertes de tous côtés, et n'ont ni barrières, ni défenses naturelles, si l'ennemi, qui peut y entrer librement, vient à s'y établir ou seulement à y séjourner, aussitôt il lève à son profit les revenus publics, et s'applique même par des contributions une partie des revenus particuliers. Qu'arrive-t-il alors aux créanciers du gouvernement? Ce qui est arrivé à ceux qui ont des rentes dans les Pays-Bas Autrichiens et auxquels il est dû plus de trente années d'arrérages. Avec l'Angleterre, avec la France, avec la Hollande, toutes trois un peu plus ou un peu moins à l'abri de l'invasion, il n'y a à redouter que les causes d'épuisement, dont l'effet est plus lent et par conséquent plus éloigné.

Mais ne seroit-ce pas à l'indigent d'emprun-

ter et au riche de prêter ? Pourquoi donc les états qui ont le plus de ressources, sont-ils les plus endettés ? C'est que la folie des nations est la même que celle des particuliers : c'est que plus ambitieuses, elles se forment plus de besoins : c'est que la confiance qu'elles ont dans leurs facultés, les aveugle sur les dépenses qu'elles peuvent faire ; c'est qu'il n'y a point d'action contre elles, et qu'elles se sont liquidées, lorsqu'elles ont le front de dire, je ne dois plus rien : c'est que les sujets ne peuvent pas traduire en justice leur souverain : c'est qu'on n'a point vu et qu'on ne verra peut-être jamais une puissance prendre les armes en faveur de ses citoyens volés, spoliés par une puissance étrangère ; c'est qu'un état s'assujettit pour ainsi dire ses voisins par des emprunts : c'est que la Hollande craint, à chaque instant, que le premier coup de canon qui crévera le flanc d'un de ses vaisseaux, n'acquitte l'Angleterre avec elle : c'est qu'un édit daté de Versailles peut du soir au matin acquitter sans conséquence la France avec Genève : c'est que ces motifs qu'il seroit honteux de s'avouer, agissent sourdement dans l'ame et les conseils de rois puissans.

L'usage du crédit public, quoique ruineux

pour tous les états, ne l'est pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions, dont le revenu entier est libre, qui a toujours respecté ses engagemens; qui n'a pas l'ambition des conquêtes; qui se gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le sol n'est pas abondant; qui est surchargé de dettes; qui entreprend au-delà de ses forces; qui a trompé ses créanciers; qui gémit sous un gouvernement arbitraire. Le prêteur qui dictera nécessairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux risques qu'il lui faudra courir. Ainsi, un peuple, dont les finances sont en désordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public : mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera aussi le terme de sa prospérité.

Mais, disent quelques arithméticiens politiques; n'est-il pas utile aux états d'appeller dans leur sein l'argent des autres nations, et les emprunts publics ne produisent-ils pas cet effet important? Oui, sans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou plusieurs provinces de l'empire. Peut-être

même seroit-il moins déraisonnable de leur livrer le sol, que de cultiver uniquement pour eux.

Mais si l'état n'empruntoit que de ses sujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers ? Non ; mais la république énerveroit plusieurs de ses membres pour engraisser un seul. Ne faut-il pas augmenter les impositions, en raison des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourser ? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens ne se trouveront-ils pas plus chargés, que si on leur eût demandé directement et tout d'un coup les sommes empruntées par le gouvernement ? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires, pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la masse des richesses circulantes, donnent une grande extension aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles : voulez-vous voir tout le vice de votre politique ? Poussez-la aussi loin qu'elle peut aller ; faites emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter ; accablez-le d'in-

térêts à payer ; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts ; vous verrez qu'avec vos richesses circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations et pour le commerce. L'argent et les papiers qui le représentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, et sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens signes ne figurent qu'à raison des ventes et des achats qui se font. Couvrez d'or, si vous voulez, l'Europe entière. Si elle n'a point de marchandises dans le commerce, cet or sera sans activité. Multipliez seulement les effets commerçables, et ne vous embarrassez pas des signes ; la confiance et la nécessité les sauront bien établir sans vous. Gardez-vous sur-tout de vouloir les multiplier, par des moyens qui diminueroient nécessairement la masse de vos productions renaissantes.

Mais l'usage du crédit public met une puissance en état de faire la loi aux autres puissances. Ne verra-t-on jamais que cette ressource est commune à toutes les nations ? Si c'est une espèce de grand chemin dont vous puissiez vous servir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en servir pour venir à vous ? Le crédit des deux peuples ne sera-t-il

pas proportionné à leurs richesses respectives? et ne se trouveront-ils pas ruinés, sans avoir eu l'un sur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouissoient indépendamment de tout emprunt? Quand je vois des monarques et des empires se battre et s'acharner les uns sur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, et de leurs revenus engagés; il me semble voir, dit un écrivain philosophe, des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayencier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à assurer que, dans aucune circonstance, le service public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les scènes qui agitent la terre sont si variées; les empires sont exposés à de si étranges révolutions; le champ des événemens est si étendu; la politique frappe des coups si surprenans, qu'il n'est pas donné à la sagesse humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'est la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, et non une situation bizarre qui vraisemblablement ne se présentera jamais.

Tout état qui ne sera pas détourné de la voie ruineuse des emprunts par les considé-

rations que nous venons de peser, creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes sortes d'entreprises injustes, téméraires, dispendieuses ; lui fera hypothéquer l'avenir pour le présent, et jouer le présent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre ; et pour accélérer le dernier, on grossira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques mains oisives. La facilité de jouir sans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigans dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charue ; des filles ravies à l'innocence et au mariage ; des sujets de tout sexe voués au luxe ; instrumens, victimes, objets ou jouets de la molesse et des voluptés.

La séduction des dettes publiques se communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moissonner sans labourer, tout le monde se jette dans cette espèce de négoce, qui est, tout-à la fois lucratif et facile. Les propriétaires et les négocians veulent devenir rentiers. On change son argent en papier d'état, parce que c'est le signe le plus portatif, le moins sujet à l'altération du tems, à l'injure

des saisons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce et l'industrie, souffrent de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses. Comme l'état dépense toujours mal ce qu'il a mal acquis, à mesure que ses dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainsi toutes les classes actives et fécondes de la société sont dépouillées et épuisées par la classe paresseuse et stérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hausser le prix des denrées, et par-là celui de l'industrie. Dès-lors la consommation diminue, parce que l'exportation cesse aussi tôt que la marchandise est trop chère pour soutenir la concurrence. Les terres et les manufactures languissent également.

L'impuissance où se trouve l'empire de faire face à ses engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus destructive de la liberté des citoyens et de la puissance du souverain, par la banqueroute. Alors les édits d'emprunt sont payés en édits de réduction. Alors sont trahis les sermens du monarque et les droits des peuples. Alors est perdue sans retour la base de tous les gouvernemens, la confiance publique. Alors est renversée la fortune de l'homme riche, est arraché au pauvre le fruit

de ses longues veilles, qu'il avoit confié au fisc pour avoir une subsistance dans sa vieillesse. Alors sont suspendus les travaux, les salaires, et tombent dans une espèce de paralysie une multitude de bras laborieux, auxquels il ne reste des mains que pour mendier. Alors les ateliers se vuident, les hôpitaux se remplissent comme dans une épidémie. Alors les cœurs sont remplis de rage contre le prince, et tout retentit d'imprécations contre ses agens. Alors est condamné aux larmes le foible qui peut se résoudre à une vie misérable; est armé d'un poignard, qu'il tourne contre lui-même ou contre son concitoyen, celui à qui la nature a donné une ame impatiente et forte. Alors sont anéantis l'esprit, les mœurs, la santé d'une nation; l'esprit par l'abattement et la douleur; les mœurs, par la nécessité des ressources urgentes, toujours criminelles ou malhonnêtes, la santé, par les mêmes suites qui naîtroient d'une disette générale et subite. Ministres souverains, comment l'image d'une pareille calamité pourroit-elle vous laisser tranquilles et sans remords? S'il est un grand juge qui vous attende, comment oserez-vous paroître devant lui? Quelle sentence en pourrez-vous

espérer ? N'en doutez pas, ce sera celle que les malheureux que vous avez faits, et dont il étoit l'unique vengeur, auront invoquée sur vous. Maudits dans ce monde, vous le serez encore dans l'autre. Telle est la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

XII. *Beaux-arts et belles-lettre.*

Après avoir examiné les pivots et les colonnes de toute société policée, jettons un coup-d'œil sur les ornemens et sur la décoration de l'édifice. Ce sont les beaux-arts et les belles-lettres.

La nature est le modele des uns et des autres. La voir et la bien voir; la choisir, la rendre scrupuleusement; en corriger les défauts; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparses pour en former un tout merveilleux : ce sont autant de talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie; d'autres sont le produit de l'étude et des travaux de plusieurs grands hommes. On est sublime : mais on manque de goût. On a de l'imagination, de l'invention : mais on est fougueux, incorrect. Il se passe des siecles avant l'apparition d'un orateur, d'un poëte, d'un peintre, d'un statuaire en qui le

jugement, qui compte ses pas, tempere la chaleur qui veut courir.

C'est principalement l'utilité qui a donné naissance aux lettres, et l'agrément aux beaux-arts.

Dans la Grece, ils furent enfans du sol même. Le Grec favorisé du plus heureux climat, avoit sans cesse sous les yeux le spectacle d'une nature merveilleuse, soit par ses charmes, soit par son horreur; des fleuves rapides; des montagnes escarpées; d'antiques forêts; des plaines fertiles; de riantes vallées; des côteaux délicieux; la mer tantôt calme, tantôt agitée : tout ce qui échauffe l'ame, tout ce qui émeut et agrandit l imagination. Imitateur scrupuleux, il la rendit d'abord telle qu'il la voyoit. Bientôt il mit du discernement entre les modeles. Les principales fonctions des membres lui en indiquèrent les vices les plus grossiers qu'il corrigea. Il en sentit ensuite les moindres imperfections, qu'il corrigea encore; et ce fut ainsi qu'il s'éleva peu-à-peu au beau idéal, c'est-à-dire, au concept d'un être qui est possible peut-être, mais qui n'existe pas : car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y est régulier, et rien n'y est déplacé. Trop de causes cons-

pirent en même temps au développement, je ne dis pas d'un animal entier, mais des moindres parties semblables d'un animal, pour qu'on y retrouve de la symétrie. Le beau de la nature consiste dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accuser le tout, mais dans ce tout, chaque partie est parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur, de la branche d'un arbre, d'une feuille, suffit pour s'en assurer.

Ce fut par cette voie lente et pénible que la peinture et la sculpture arrivèrent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur, dans l'Antinoüs, dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces causes heureuses une langue harmonieuse dès son origine; avant la naissance des arts, un poëte sublime, un poëte rempli d'images riantes et terribles; l'esprit de la liberté; l'exercice des beaux-arts interdit à l'esclave; le commerce des artistes avec les philosophes; leur émulation soutenue par des travaux, des récompenses et des éloges; la vue continuelle du corps humain dans les bains et dans les gymnases, leçon assidue pour l'artiste, et principe d'un goût délicat dans la nation; les vêtemens larges et fluents qui ne déformoient aucune partie du

corps, en la serrant, en la gênant; des temples sans nombre à décorer, des statues des dieux et des déesses, et en conséquence un prix inestimable attaché à la beauté qui devoit servir de modèle; l'usage de consacrer par des monumens les actions mémorables et les grands hommes.

Homère avoit donné le ton à la poésie épique. Les jeux olympiques hâtèrent les progrès de la poésie lyrique, de la musique et de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres, influa sur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur et du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, resta au-dessous de ses modèles : il n'en eut ni la grace, ni l'originalité. A côté de ces beautés réelles, on remarqua souvent l'effort d'un copiste habile, et c'étoit presque une nécessité. Si les chefs-d'œuvres qu'il avoit sous les yeux eussent été anéantis, son génie abandonné à son propre élan et à son énergie naturelle, auroit, après quelques essais, après quelques écarts, poussé très-loin sa carrière; et ses ouvrages auroient eu un caractère de vérité qu'ils ne pouvoient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié

d'après les productions d'une école dont l'esprit lui étoit inconnu. Il étoit devant ces originaux comme devant l'œuvre du créateur. On ignore comment il s'est fait.

Cependant un goût sévère présidoit à toutes les compositions de Rome. Il guidoit également les artistes et les écrivains. Leurs ouvrages étoient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchissoient jamais les bornes convenables. Au milieu de l'abondance et des richesses, les graces étoient dispensées avec sagesse. Tout ce qui étoit au-delà du beau, étoit habilement retranché.

C'est une expérience de toutes les nations et de tous les âges, que ce qui est arrivé à sa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution est plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains, elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux qui ne voyant point de jour à surpasser ou même à égaler leurs prédécesseurs, imaginèrent de s'ouvrir une nouvelle carrière. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuses et profondes, à des images pleines de noblessé, à des tours d'une grande énergie, à des expressions assorties à tous les sujets,

on substitua l'esprit de saillie, des rapports plus singuliers que vrais, un contraste continuel de mots ou de pensées, un style rompu, décousu, plus piquant que naturel; les défauts que produit le desir habituel de briller et de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence et la poësie. Toutes les productions du génie portèrent le même caractère de dégradation.

Elles en sortirent, mais pour tomber dans une plus fâcheuse encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts, se proposoient de faire des impressions vives et durables. Pour atteindre plus sûrement leur but, ils crurent devoir agrandir tous les objets. Cette erreur, qui étoit une suite presque nécessaire de leur inexpérience, les poussa à l'exagération. Ce qu'on avoit fait d'abord par ignorance, fut renouvellé depuis par flatterie. Les empereurs qui avoient élevé une puissance illimitée sur les ruines de la liberté romaine, ne voulurent plus être de simples mortels. Pour satisfaire cet extravagant orgueil, il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs statues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies propor-

tions, tout devint colossal. Les nations se prosternèrent devant ces idoles, et l'encens brûla sur leurs autels. Les peuples et les artistes entraînèrent les poëtes, les orateurs et les historiens, dont la personne eût été exposée, dont les écrits auroient paru des satyres, s'ils se fussent renfermés dans les bornes du vrai, du goût et de la décence.

Tel étoit au midi de l'Europe, le déplorable état des arts et des lettres, lorsque des hordes barbares sorties des régions du Nord, anéantirent ce qui n'étoit que corrompu. Ces peuples, après avoir couvert les campagnes d'ossemens, après avoir jonché les provinces de cadavres, se jettèrent, avec la fureur qui leur étoit naturelle, sur les villes. Ils renversèrent de fond en comble plusieurs de ces superbes cités où étoit réuni ce que l'industrie, ce que le génie de l'homme avoit enfanté de plus parfait, les livres, les tableaux, les statues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avoit pas détruits ou incendiés, étoient mutilés ou consacrés aux plus vils usages. Des ruines ou des cendres couvroient obscurément le peu qui avoit échappé à la dévastation. Rome même, plusieurs fois saccagée par des brigands féroces, étoit à la fin devenue

leur repaire. Cette maîtresse des nations, si long-tems la terreur et l'admiration de l'univers, n'étoit plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'empire, quelques malheureux échappés au glaive ou à la famine, languissoient honteusement esclaves de ces sauvages, dont il avoient ignoré jusqu'au nom, ou qu'ils avoient enchaînés et foulés aux pieds.

L'histoire a conservé le souvenir de plusieurs peuples belliqueux, qui ayant subjugué des nations éclairées, en avoient adopté les mœurs, les loix et les connoissances. A la trop funeste époque qui nous occupe, ce furent les vaincus qui s'assimilèrent bassement à leurs barbares vainqueurs. C'est que les lâches qui subissoient un joug étranger, avoient beaucoup perdu des lumières et du goût de leurs aïeux : c'est que le peu qui leur en restoit, n'étoit pas suffisant pour éclairer un conquérant plongé dans l'ignorance la plus grossière, et que des succès faciles avoient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole, comme un instrument de servitude.

Avant ce siecle de ténèbres, le christianisme avoit détruit en Europe les idoles de

l'antiquité païenne, et n'avoit conservé quelques arts que pour servir de soutien à l'empire de la persuasion, et pour seconder la prédication de l'évangile. A la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece et de Rome, il avoit substitué des images de terreur et de tristesse, conformes aux tragiques événemens qui avoient signalé sa naissance et ses progrès. Les siècles gothiques nous ont laissé des monumens où la hardiesse et la majesté respirent à travers les ruines du goût et de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés de scènes horribles et funèbres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort et d'enfer ? Hideux comme leurs modèles; féroces comme les princes et les pontifes qui les employoient; bas et rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfans dès le berceau, ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes; ils attristèrent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafau-

dages de la religion, de la police sociale ; et c'est la Grece qui nous l'apprit.

Cette contrée est aujourd'hui barbare et très-barbare. Elle gémit dans les fers et dans l'ignorance. Son climat et des ruines sont ce qui lui reste. Nul vestige d'urbanité, d'émulation, d'industrie. Plus d'entreprises pour le bien public, plus d'activité pour les productions du génie, plus de ferveur pour la restauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne songe ni à la gloire de Thémistocle et d'Alcibiade, ni aux talens de Sophocle et de Démosthène, ni aux lumières de Licurgue et de Platon, ni à la politique de Pisistrate et de Périclès, ni aux travaux de Phidias et d'Apelle. Tout a subi le joug du despotisme, tout a péri ; et une nuit profonde couvre cette région, autrefois si féconde en merveilles.

Les esclaves qui marchent sur les débris des statues, des colonnes, des palais, des temples, des amphithéâtres, et qui foulent aveuglément tant de richesses, ont perdu jusqu'au souvenir des grandes choses dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé jusqu'aux noms des villes et des provinces. On les voit surpris que le désir d'acquérir des

connoissances ramene dans leurs foyers des savans ou des artistes. Devenus insensibles aux restes inappréciables de leur splendeur anéantie, ils désireroient au monde entier la même indifférence. Pour visiter ces lieux intéressans, il faut en acheter chèrement la permission, courir de grands risques, et s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples, quoiqu'en proie durant dix ou douze siècles, dans l'intérieur de leur empire, à des guerres civiles, à des guerres religieuses, à des guerres scholastiques, et au-dehors exposés à des combats sanglans, à des invasions destructives, à des pertes continuelles, conservoient encore quelque goût et quelques lumières ; lorsque les disciples de Mahomet, qui armés du glaive et de l'alcoran avoit rapidement subjugué toutes les parties d'une si grande domination, s'emparèrent de la capitale même.

A cette époque, les beaux-arts tournèrent avec les lettres de la Grèce en Italie, par la Méditerranée, qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe Les Huns, sous le nom de Goths, les avoient chassés de Rome à Constantinople; ces mêmes Huns, sous le nom de Turcs, les repoussèrent de Constantinople

à Rome. Cette ville, dont le destin étoit de dominer par la force ou par la ruse, accueillit et ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases, sortirent de la poussière des siècles et des ruines de l'Italie, pour servir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préside au dessin, éleva trois arts à la fois ; je veux dire l'architecture, ou la commodité même ordonna les proportions de la symétrie, qui contribue au plaisir des yeux ; la sculpture, qui flatte les rois et récompense les grands hommes ; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions et les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence et Venise enfantèrent trois écoles de peintres originaux. Tant le génie appartient à l'imagination, et l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique et les productions de l'Asie, combien les arts se seroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes !

Cette région, autrefois féconde en héros, et depuis en artistes, vit refleurir les lettres,

compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue, et défigurée par la religion. Un mélange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque: telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enseignoient le jour, des choses et des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage amena le goût, dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux règles et aux exemples de ses anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siècle et le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale et céleste qui servoit de modèle aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit alors en Italie. L'Arioste confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poésie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur sera dans l'histoire de la

littérature, isolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres et les arts, après avoir traversé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII et de Louis XII transportèrent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fût pas allé disputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres* : mais ces germes de culture et de lumière furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le sang et le carnage ; et le temps vint où ils devoient éclore et fructifier. Le seizième siècle avoit été celui de l'Italie ; le suivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrèrent en foule sous son règne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre et sur la toile ; dans les édifices et les jardins publics, comme dans l'éloquence et la

poésie. Tout lui fut soumis, et les arts ingénieux qui dépendent de la main, et ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination, et les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière, et du corps à l'esprit. Mais, qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande et puissante par sa situation et l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame, son instinct, et lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes et de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux et froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglais, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit

roit produit chez les Français, où le ciel le plus doux invite un peuple vif et sensible à créer, à jouir? Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grèce, des esprits ardens et propres à l'invention sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons : des bras nerveux, sous un climat où le froid même excite au travail : des provinces tempérées, entre le nord et le midi : des ports de mer secondés par des fleuves navigables : de vastes plaines abondantes en grains ; des côteaux chargés de pampres et de fruits de toutes les espèces : des salines qu'on peut multiplier à son gré : des prairies couvertes de chevaux : des montagnes où croissent les plus beaux bois : par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance, les matières communes des arts, et les superfluités du luxe : en un mot, le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, et les troupeaux d'Arcadie? Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux-arts aussi loin que cette mère du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison et de la liberté, créa-

trices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. Les Romains qui, comme les Grecs, connoissoient l'influence du dialecte sur les mœurs, avoient recherché à étendre le leur avec leurs armes; et ils étoient parvenus à le faire adopter par-tout où ils avoient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obscurs qui s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibles, l'Europe presque entière parloit latin. Mais l'invasion des Barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux sons tendres et harmonieux d'un idiome poli par le génie et par des organes délicats, ces peuples guerriers et chasseurs mêlèrent les accens rudes, les expressions grossières qu'ils apportoient de leurs sombres forêts, de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avoit de gouvernemens. A la renaissance des lettres, ces jargons devoient prendre naturellement un ton plus élevé, une prononciation plus agréable. Cette amélioration

ne se fit que très-lentement, parce que tous ceux qui se sentoient quelque talent pour écrire, dédaignant un langage sans grace, sans force, sans aménité, employèrent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.

Ce furent les Italiens qui secouèrent les premiers ce joug humiliant. Leur langue, avec du son, de l'accent et du nombre, a pris tous les caractères de la poésie et tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Française règne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des dieux, c'est celui de la raison et de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie, l'étude constante de ces ames privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les rois et les peuples pour instruire et diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprète commun à toutes les autres langues, et d'instrumens à toutes sortes d'idées :

une langue ennoblie, épurée, adoucie, et sur-tout fixée par le génie des écrivains et la politesse des courtisans, devient enfin universelle et dominante.

La langue Anglaise a produit aussi ses poëtes et ses prosateurs qui lui ont donné un caractère d'énergie et d'audace propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser, agir, et se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots, mais celle des idées; et les Anglais n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers *la majesté du peuple*; et ce seul mot consacre une langue.

L'Espagnol n'a proprement eu jusqu'a présent ni poésie, ni prose, avec une langue organisée pour exceller dans l'une et dans l'autre. Eclatante comme l'or pur, et sonore comme l'argent, sa marche est grave et mesurée comme la danse de sa nation; elle est noble et décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soutenir un rang, acquérir même de la supériorité lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez et Mariana. Quand son académie aura fait taire l'inquisition avec

ses universités, cette langue s'élevera d'elle-même aux grandes idées, aux sublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, est l'Allemand; cette langue mère, originelle, est indigène de l'Europe. C'est elle qui a formé l'Anglais et même le Français par son mélange avec la langue latine. Mais peu faite, ce semble, pour les yeux et pour des organes polis, elle est restée dans la bouche du peuple sans oser entrer que bien tard dans les livres. Sa disette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poésie et l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup le génie y a pris son essor, et des poëtes originaux en plus d'un genre y sont éclos en assez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient se cultiver et se polir jusqu'à un certain degré, sans que les arts de toute espèce ne suivissent ce degré de perfection. Aussi leurs monumens sont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des siècles et des peuples à venir aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comme l'espèce humaine n'est

qu'une matière de fermentations et de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthousiaste, pour mettre de nouveau la terre en combustion. Les peuples de l'Orient ou du Nord, soumis au despotisme, sont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres et leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne suffiroit il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverser les temples et les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvres des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y sommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux siècles à décorer, est brûlée et saccagée en un jour. Un Tartare brisera peut-être, d'un seul coup de hache, cette statue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans : et nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes poussés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artistes ou soldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ses loix, destinés tour-à-tour à mettre de la poussière en œuvre et cette œuvre en poussière?

Mais c'est par les arts que l'homme jouit de son existence, et qu'il se survit à lui-même. Les siècles d'ignorance ne sortent jamais du néant. Il n'en reste pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu et le tems où ils s'écoulèrent, ni graver sur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT ; puisqu'il ne laisse pas même des ruines pour annales. L'invention seule donne à l'homme de la puissance sur la matière et sur le tems. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie et la raison ont mis l'éloquence de Cicéron au-dessus de tous les orateurs sacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière et le charme des arts, en les admirant et les protégeant, ont aidé l'esprit humain à briser les chaînes de la superstition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richesses. Tous les efforts de l'esprit et de la main se sont réunis pour embellir et perfectionner la condition de l'espèce humaine. L'industrie et l'invention, avec les jouissances du Nouveau-Monde, ont pénétré jusqu'au cercle polaire, et les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs, les poëtes, les historiens, les peintres, les statuaires sont faits pour être les amis des grands hommes; Hérauts de leur renommée pendant qu'ils vivent, ils en sont les conservateurs éternels quand ils ne sont plus. En les portant à l'immortalité, ils y vont eux-mêmes. C'est par les uns et par les autres que les nations se distinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illustrées, les arts les enrichissent encore quand elles sont devenues indigentes.

C'est Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le présent et dans l'avenir, honorez-les si vous n'êtes pas des ingrats. Vous passerez, mais leurs productions ne passeront pas. Le flambeau qui vous éclaire, le génie s'éteindra parmi vous si vous le négligez; et après avoir marché pendant quelques siècles dans les ténèbres, vous tomberez dans l'abyme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés, non parce qu'elles ont manqué de vertus, mais d'une voix sacrée qui les célébrât.

Gardez-vous sur-tout d'ajouter la persécution à l'indifférence. C'est bien assez qu'un écrivain brave le ressentiment du magistrat

intolérant, du prêtre fanatique, du grand seigneur ombrageux, de toutes les conditions entêtées de leurs prérogatives, sans être encore exposé aux sévérités du gouvernement. Infliger au philosophe une peine infamante et capitale, c'est le condamner à la pusillanimité ou au silence; c'est étouffer le génie ou le bannir; c'est arrêter l'instruction nationale et le progrès des lumières.

Ces réflexions sont, dira-t-on, d'un homme qui a bien résolu de parler sans ménagement des personnes et des choses; des personnes, à qui l'on n'ose guère s'adresser avec franchise; des choses, sur lesquelles un écrivain, doué d'un peu de sens, ne pense ni ne s'exprime comme le vulgaire, et qui ne seroit pas fâché d'échapper à la proscription. Cela se peut; et quel mal y auroit-il à cela? Cependant, quoi qu'il en puisse arriver, jamais je ne trahirai l'honorable cause de la liberté. Si je n'en recueillois que des malheurs, ce que je ne crois, ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un instant de ma durée dont il auroit disposé avec injustice et avec violence, il resteroit détesté pendant sa vie. Son nom passeroit aux siècles à venir cou-

vert d'ignominie ; et cette sentence cruelle seroit indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

XIII. *Philosophie.*

Au char des lettres et des arts, est attachée la philosophie qui devroit, ce semble, en tenir le timon : mais qui, n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur suite. Les arts naissent des besoins même de la société, dans l'enfance de l'esprit humain. Les lettres sont les fleurs de sa jeunesse. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent ; et ce goût d'embelissement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe et de décoration qui polissent les premiers arts, enfans du besoin. C'est alors qu'on voit les génies ailés de la sculpture : les génies de la peinture entrer dans les palais, y dessiner l'Olympe sur un plafond, y retracer sur la laine et sur la soie toutes les scènes animées de la campagne, y reproduire sur la toile, les utiles vérités de l'histoire, et les agréables chimères de la fable.

Quand l'esprit s'est exercé sur les plaisirs de l'imagination et des sens, la raison vient

avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité : c'est l'âge de la philosophie. Elle marche à pas lents et sans bruit, annonçant la vieillesse des empires qu'elle s'efforce en vain de soutenir. C'est elle qui forma le dernier siècle des belles républiques de la Grèce et de Rome. Athènes n'eut des philosophes qu'à la veille de sa ruine qu'ils semblèrent prédire. Cicéron et Lucrèce n'écrivirent sur la nature des dieux et du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creusèrent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore avoient jetté les germes de la physique dans leur théorie sur les élémens de la matière : mais la manie des systêmes les détruisit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu · il n'aima, ne pratiqua, n'enseigna qu'elle ; persuadé que l'homme n'a pas besoin de la science, mais des mœurs pour être heureux. Platon, son disciple, quoique physicien, quoiqu'instruit des mystères de la nature par ses voyages en Egypte, donna tout à l'ame et presque rien à la nature : noya la philosophie dans la théologie, et la connoissance de l'univers dans les

idées de la divinité. Aristote, disciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme et des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité : mais elle fut médiocrement estimée de ses contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même tems, ressuscita les atômes de Démocrite, qui, sans doute, balancèrent les quatre élémens d'Aristote ; et dans cet équilibre de systêmes, la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînèrent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les physiciens. Ils formèrent des écoles : car aussi-tôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonstances, la Grèce agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre intestine, fut subjuguée par la Macédoine, et dissoute par les Romains. Alors, les calamités publiques tournèrent les esprits et les cœurs vers la morale. Zenon et Démocrite, qui n'avoient été que des philosophes naturalistes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux sectes de moralistes, plus théologiens que physiciens, plus casuistes que philosophes ; ou plutôt la philosophie fut livrée et restreinte aux sophistes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs,

ne

ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philosophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès, parce qu'elle fut presque entièrement bornée à la morale. Chez les modernes, ses premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la physique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philosophie, les sciences, les lettres et les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie et la poussière des cloîtres. L'Asie en conservoit les monumens sans en jouir; et l'Europe, quelques débris sans les connoître. Le monde étoit chrétien ou mahométan, enseveli par-tout dans le sang des nations. L'ignorance seule triomphoit sous l'étendard de la croix ou du croissant. Devant ces signes redoutés, tout genou fléchissoit, et tout esprit trembloit.

La philosophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu et de l'ame. Elle s'occupoit des seules choses qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raison et tous ses travaux dans des questions du moins oiseuses, la plupart vuides de sens, indéfinissables, interminables, par la nature

de leur objet, source éternelle de disputes, de scissions, de sectes, de haînes, de persécutions, de guerres nationales ou religieuses.

Cependant, les Arabes conquérans menoient comme en triomphe les dépouilles du génie et de la philosophie. Aristote s'étoit entre leurs mains sauvé des ruines de l'ancienne Grèce. Ces destructeurs des empires avoient quelques sciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'astronomie et la géométrie alloient avec eux sur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévastoient et repeuploient. La médecine les suivit par-tout. Cette science, qui n'a rien de meilleur peut-être que son affinité avec la chymie et la physique, les rendit aussi fameux que l'astrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne et Averroès, médecins, mathématiciens et philosophes, conservèrent la tradition des véritables sciences, par des traductions et des commentaires. Mais imaginez ce qu'Aristote, traduit du Grec en Arabe, et depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent concilier la philosophie du paganisme avec les codes Hébraïques de Moïse et de Jesus? Cette confusion des systêmes, des idées et

des langues, arrêta long-tems l'édifice des sciences. Le théologien renversoit les matériaux qu'apportoit le philosophe. Celui-ci sapoit par les fondemens l'édifice de son rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de sable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothique et bizarre : c'est la philosophie de l'école. Toujours refaite, étayée et recrépie de siecle en siècle, par des métaphysiciens Irlandais ou Espagnols, elle se soutint à-peu-près jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumière naquit au sein des ténèbres. Un moine Anglais cultiva la chymie ; et préparant l'invention de la poudre, qui devoit soumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies sciences par la physique expérimentale. Ainsi la philosophie sortit du cloître, et l'ignorance y resta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé séculier et régulier ; Galilée osa deviner la figure de la terre. La superstition en fut effrayée ; elle jetta ses cris ; elle lança ses foudres : mais la philosophie arracha le masque du monstre, et le voile dont étoit couverte la vérité. On sentoit bien la foiblesse et le men-

songe des opinions populaires, sur quoi portoit la base de l'édifice social : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature et la cause de ses phénomènes. C'est ce que chercha la philosophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raison, que le soleil étoit au centre du monde, Galilée naquit et confirma, par l'invention du télescope, le vrai système d'astronomie, ignoré ou mis en oubli depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gassendi remuoit les élémens de la philosophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Descartes agitoit et combinoit les élémens d'une nouvelle philosophie, ou ses tourbillons ingénieux et subtils. Presque en même tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermomètre pour peser l'air ; Pascal mesuroit la hauteur de l'atmosphère sur les montagnes d'Auvergne, et Bayle, en Angleterre, vérifioit et constatoit les expériences de l'un et de l'autre.

Descartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'instruire. Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, et le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain, dans les té-

nèbres et les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la force et du tems, a fait sentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philosophe et malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, avoit protesté contre les préjugés des sens, des écoles; contre ces fantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ses oracles, tandis que la philosophie expérimentale découvroit des faits, la philosophie rationnelle cherchoit les causes.

L'une et l'autre conduisoient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'esprit, et assurer ses succès. Ce fut, en effet, la science de l'algèbre appliquée à la géométrie, et l'application de la géométrie à la physique, qui fit soupçonner à Newton le vrai système du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps sur la terre, il vit entre les mouvemens des astres, des rapports qui supposoient un

principe universel différent de l'impulsion, seule cause visible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'astronomie, il conjectura l'origine de la lumière ; et les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changèrent en système.

Quand Descartes mourut, Newton et Leïbnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger et perfectionner son ouvrage, c'est-à-dire, l'établissement de la bonne philosophie. Ces deux hommes seuls en hâtèrent prodigieusement les progrès. L'un poussa la science de Dieu et de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire ; et l'inutilité de ses efforts désabusa pour jamais l'esprit humain de cette fausse métaphysique. L'autre étendit les principes de la physique et des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de plusieurs siècles n'avoit pu les amener, et montra le chemin de la vérité. En même tems, Locke, précédé d'un homme à qui la nature avoit accordé une force de tête peu commune et qui étoit resté dans l'obscurité par la hardiesse même de ses principes qui auroit dû l'en tirer, je veux parler de Hobbes, Locke poursuivoit les préjugés scientifiques dans tous les retranchemens de l'école ; il

faisoit évanouir tous les spectres de l'imagination, que Mallebranche laissoit renaître en les abaissant, parce qu'il n'alloït pas à la racine du mal.

Ne croyez pas que les philosophes seuls aient tout découvert et tout imaginé. C'est le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions et aux pensées de l'homme. Une complication de causes physiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études et des sciences, un mélange de circonstances impossibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'est faite dans les esprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps et l'ame agissent et réagissent tour-à-tour l'un sur l'autre. Le peuple entraîne les philosophes, et les philosophes mènent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du soleil, il devoit y avoir des antipodes; et Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'église se disoit universelle; le pape se disoit le maître de la terre; et plus des deux tiers de ses habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, et sur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient par-

tout et commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet, et une plus grande partie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, ou dans *l'inscience et l'incuriosité* de l'athéisme. Ainsi la philosophie étendoit l'empire des connoissances humaines, par la découverte des erreurs de la superstition et des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obstacles qui l'environnoient, fonda la première une académie de physique. La France et l'Angleterre, qui devoient s'agrandir par leur rivalité même, élevèrent à la fois deux monumens éternels à l'accroissement de la philosophie; deux académies où tous les savans de l'Europe vont puiser et verser leurs lumières. C'est de-là que sont émanés dans le monde une foule de mystères de la nature, d'expériences et de phénomènes, de découvertes dans les arts et dans les sciences; les secrets de l'électricité, les causes de l'aurore boréale. C'est de-là que sont sortis les instrumens et les moyens pour purifier l'air dans les vaisseaux; pour rendre potable l'eau de la mer; pour déterminer la figure de la terre et fixer les longitudes; pour perfec-

tionner l'agriculture, et donner plus de grain avec moins de semence et de peine.

Aristote avoit régné dix siècles dans toutes les écoles de l'Europe ; et les chrétiens, après avoir perdu les traces de la raison, n'avoient pu la trouver que sur ses pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la suite de ce philosophe, parce qu'ils y marchoient à tâton, dans les ténèbres de la théologie. Mais enfin Descartes avoit donné le fil, et Newton des aîles, pour sortir de ce labyrinthe. Le doute avoit dissipé les préjugés, et l'analyse avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée, Descartes, Hobbes, Locke, Leïbnitz et Newton ; après les mémoires des académies de Florence et de Léipsick, de Paris et de Londres, il restoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des sciences et de la philosophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs et les vérités qui sont sorties de l'esprit humain depuis la théologie jusqu'à l'insectologie ; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaisseau jusqu'à l'épingle : ce dépôt des lumières des nations, qui auroit été moins imparfait s'il n'eût été exécuté au milieu de toutes les sortes de persécutions et d'obstacles ;

ce dépôt caractérisera, dans les siècles à venir, le siècle de la philosophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lie, éclaire, aide et soulage les humains. Elle leur donne tout, sans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile et modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprête de ses droits, elle consacre ses lumières et ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie et l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui règnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit et le nom des sectes, mais elle les tolère toutes. Les aveugles et les méchans la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats, qui se soulèvent contre une mère tendre, quand elle veut les guérir des erreurs et des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumière gagne insensiblement un plus vaste horison. Une espèce d'em-

pire s'est formé, celui de la littérature; qui commence et prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des souverains ou de leurs ministres, les systêmes de politique s'agrandiront, et seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une chose utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne sauroit arrêter dans un état, sans reculer la nation pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humanisent les hommes puissans, charment le loisir des riches, instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des esprits systématiques se dissipent au grand jour de l'impression, parce que le raisonnement et la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce des lumières est devenu nécessaire à l'industrie, et la littérature seule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occasionné

peut-être les autres tentatives de ce genre : car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne peut se cultiver sans quelque étude, ou sans des connoissances transmises et répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé, qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le peuple des abus de toute puissance spirituelle.

Mais la plus grande folie de l'esprit humain seroit d'avoir employé toutes ses forces à augmenter le pouvoir des monarques et à rompre plusieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir pour garantir les nations de la tyrannie des puissances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public ! Bientôt ce royaume se précipiteroit, avec sa fortune, son commerce, ses princes et ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour sauver une nation de sa perte, et la liberté des écrits

pour sauver les loix ! Mais quel est le fondement et le rempart des loix ! Les mœurs.

X I V. *Morale.*

Depuis trop long-tems on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monstre. Dans leur humeur, ils l'ont accablé d'outrages. La coupable satisfaction de le rabaisser a seule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc, toi, qui oses insulter ainsi ton semblable ? Quel sein te donna le jour ? Est-ce au fond de ton cœur que tu puisas tant de blasphêmes ? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractère moins féroce, barbare ! tu n'aurois vu qu'un être toujours foible, souvent séduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais sorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'homme naît avec un germe de vertu, quoiqu'il ne naisse pas vertueux. Il ne parvient à cet état sublime qu'après s'être étudié lui-même, qu'après avoir connu ses devoirs, qu'après avoir contracté l'habitude de les remplir. La science qui conduit à ce haut dégré de perfection s'appelle morale. C'est la règle des actions, et si l'on peut s'exprimer

ainsi, l'art de la vertu. On doit des encouragemens, on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous assiègent, pour augmenter la masse de nos jouissances, pour embellir le songe de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illustrer notre espèce. Bénis, et bénis soient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre-humain quelqu'un de ces avantages. Mais la première couronne sera pour le sage dont les écrits touchans et lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

L'espoir d'une si grande gloire a enfanté des productions sans nombre. Que de livres inutiles ! Que de livres même pernicieux ! Ils sont la plupart l'ouvrage des prêtres et de leurs disciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit considérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre base aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une morale universelle, elle ne peut être l'effet d'une cause particulière. Elle a été la même dans les tems passés, elle sera la même dans les siècles à venir; elle ne peut avoir donc pour base les opinions religieuses, qui, de-

puis l'origine du monde et d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans ; les Romains ont eu des dieux méchans ; l'adorateur stupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple se fit des dieux, et les fit comme il lui plut ; les uns bons, et les autres cruels, les uns débauchés, et les autres de mœurs austères. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions et ses opinions. Malgré cette diversité de systêmes religieux et de cultes, toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commisération, l'amitié, la fidélité, la sincérité, la reconnoissance, l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentimens enfin qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement si constante et si générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires et passagères. Si les ministres de la religion ont paru penser autrement, c'est que par leur systême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes ; ils disposoient de toutes les fortunes, de-

toutes les volontés ; ils s'assuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Leur empire étoit si absolu, qu'ils étoient parvenus à établir une morale barbare, qui mettoit les seuls plaisirs qui fassent supporter la vie au rang des plus grands forfaits ; une morale abjecte qui imposoit l'obligation de se plaire dans l'humiliation et dans l'opprobre ; une morale extravagante qui menaçoit des mêmes supplices, et les foiblesses de l'amour et les actions les plus atroces ; une morale superstitieuse qui enjoignoit d'égorger sans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes ; une morale puérile qui fondoit les devoirs les plus essentiels sur des contes également dégoûtans et ridicules ; une morale intéressée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au sacerdoce, ni de crimes, que ce qui leur étoit contraire. Si les prêtres eussent seulement encouragé les hommes à l'observation de la morale naturelle par l'espérance ou par la crainte des récompenses et des peines futures, ils auroient bien mérité des sociétés ; mais, en voulant soutenir par la violence des dogmes utiles qui ne s'étoient introduits que par la voie douce de la persuasion, ils ont dérangé le bandeau qui

voiloit les profondeurs de leur ambition. Le masque est tombé.

Il y a plus de deux mille ans que Socrate, étendant un voile au-dessus de nos têtes, avoit prononcé que rien de ce qui se passoit au-delà du voile ne nous importoit, et que les actions des hommes n'étoient pas bonnes, parce qu'elles plaisoient aux dieux, mais qu'elles plaisoient aux dieux, parce qu'elles étoient bonnes : principe qui isoloit la morale de la religion.

En effet, au tribunal de la philosophie et de la raison, la morale est une science dont l'objet est la conservation et le bonheur commun de l'espèce humaine. C'est à ce double but que ses règles doivent se rapporter. Leur principe physique, constant et éternel, est dans l'homme même, dans la similitude d'organisation d'un homme à un autre : similitude d'organisation qui entraîne celle des mêmes besoins, des mêmes plaisirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foiblesse; source de la nécessité de la société, ou d'une lutte commune contre les dangers communs et naissans du sein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers

et des vertus domestiques ; voilà l'origine des liens généraux et des vertus publiques ; voilà la source de la notion d'une utilité personnelle et générale ; voilà la source de tous les pactes individuels et de toutes les loix.

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'est la justice ; et qu'un devoir, c'est de se rendre heureux. L'homme vertueux est celui qui a les notions les plus exactes de la justice et du bonheur, et qui y conforme le plus rigoureusement sa conduite. Il y a deux tribunaux, celui de la nature et celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ses semblables ; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ; la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'assassin ; la nature montre ou l'hydropisie ou la phthisie à l'intempérant.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les sentimens d'amitié, de tendresse, de compassion, d'honneur, de bienfaisance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas aussi la haine, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination ? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale sur les premiers

sentimens que sur les derniers ? C'est qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la société, et que les autres lui seroient funestes. Ces philosophes ont senti la nécessité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être : mais ils n'en ont pas saisi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes sentimens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroissent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuisibles. Comment se déterminer à punir le coupable, si l'on n'écoutoit que la compassion ? Comment se défendre des partialités, si l'on ne prenoit conseil que de l'amitié ? Comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance ? Toutes ces vertus ont un terme au-delà duquel elles dégénèrent en vices ; et ce terme est marqué par les règles invariables de la justice par essence, ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, et par l'objet constant de cette réunion.

Est-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage ? Non, c'est à cause de l'utilité dont il est pour la société. La preuve en est

qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en sert pour troubler l'ordre public. Pourquoi la crapule est-elle un vice! parce que chaque citoyen est tenu de concourir à l'utilité commune, et qu'il a besoin, pour remplir cette obligation du libre exercice de ses facultés. Pourquoi certaines actions sont-elles plus blâmables dans un magistrat ou un général que dans un particulier ? c'est qu'il en résulte de plus grands inconvéniens pour la société.

Les obligations de l'homme isolé me sont inconnues. Je n'en vois ni l'origine ni le terme. Puisqu'il vit seul, il a droit de ne vivre que pour lui seul. Nul être n'est en droit d'exiger de lui des secours qu'il n'implore pas. C'est tout le contraire pour celui qui vit dans l'état social. Il n'est rien par lui-même. C'est ce qui l'entoure qui le soutient. Ses possessions, ses jouissances, ses forces, et jusqu'à son existence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la société deviennent les maux du citoyen. Il court risque d'être écrâsé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injustice qu'il commet, le menace d'une injustice semblable. S'il se livre au crime,

d'autres pourront devenir criminels à son préjudice. Il doit donc tendre constamment au bien général, puisque c'est de cette prospérité que dépend la sienne.

Qu'un seul s'occupe de ses intérêts, sans s'embarrasser de l'intérêt public ; qu'il s'exempte du devoir commun sous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent pas avoir une influence marquée sur l'ordre général, d'autres auront des volontés aussi personnelles. Alors tous les membres de la république seront à leur tour bourreaux et victimes. Chacun nuira et recevra des dommages ; chacun dépouillera et sera dépouillé ; chacun frappera et sera frappé. Ce sera un état de guerre de tous contre tous. L'état sera perdu, et les citoyens seront perdus avec l'état.

Les premiers hommes qui se réunirent, ne saisirent pas d'abord sans doute l'ensemble de ces vérités. Pénétrés du sentiment de leur force, c'est d'elle vraisemblablement qu'ils voulurent tout obtenir. Des calamités répétées les avertirent avec le tems de la nécessité des conventions. Les obligations réciproques s'accrurent à mesure que le besoin s'en fit sentir. Ainsi ce fut avec la société que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini l'obligation rigoureuse de faire ce qui convient à la société. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps politique ; il exclut tous les vices, puisqu'il n'en est aucun qui ne lui soit nuisible.

Ce seroit raisonner pitoyablement que de se croire en droit de mépriser avec quelque cœurs pervers, toutes les vertus, sous prétexte qu'elle ne sont que des institutions de convenance. Malheureux, tu vivrois dans cette société qui ne peut subsister sans elles ; tu jouirois des avantages qui en sont le fruit, et tu te croirois dispensé de les pratiquer, même de les estimer. Eh ! quel pourroit être leur objet, si elles étoient sans relation avec les hommes ? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement stériles ? C'est leur nécessité qui en fait l'essence et le mérite.

Le maintien de l'ordre, encore une fois, constitue donc toute la morale. Ses principes sont constans et uniformes : mais leur application varie quelquefois à raison du climat et de la situation locale ou politique des peuples. En général la polygamie est plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays

froids. Cependant les circonstances du tems dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une isle d'Afrique, et permettre la polygamie au Kamtschatka, si l'une est un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagascar, et l'autre d'en hâter les progrès sur les côtes de la mer glaciale. Mais rien ne peut autoriser l'adultère et la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage ou de la propriété dans l'usage des femmes.

Il en est de même pour les terres et pour les biens. Ce qui est larcin dans un état où la propriété se trouve justement répartie, devient usufruit dans un état où les biens sont en commun. Ainsi le vol et l'adultère n'étoient pas permis à Sparte; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol et comme adultère. Ce n'étoit pas la femme et le bien d'autrui qu'on prenoit alors: mais la femme et le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompense à l'adresse ce qu'elle pouvoit se procurer.

Par-tout on connoît le juste et l'injuste: mais on n'a pas attaché universellement ces

idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtemens, les nudités n'offensent point la pudeur : mais l'abus, quel qu'il soit, du commerce des sexes, les attentats précoces sur la virginité sont des crimes qui doivent révolter. Dans l'Inde où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'est une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de son lait, de détruire les animaux dont la vie n'est point nuisible ni la mort utile à l'espèce humaine. L'Iroquois ou le Huron qui tuent leur père d'un coup de massue, plutôt que de l'exposer à mourir de faim, ou sur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de piété filiale, en obéissant aux dernières volontés de ce père qui leur demande la mort comme une grace. Les moyens les plus opposés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la prospérité du corps politique.

Voilà cette morale universelle qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés : cette morale qui peut bien varier dans ses applications, mais jamais dans son essence : cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent se rapporter, se subordonner.

D'après

D'après cette règle commune de toutes nos actions publiques et privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons sous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il est évident que tant que ces trois sortes de législation seront contradictoires entr'elles, il est impossible qu'on soit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature, pour obéir aux institutions sociales, et les institutions sociales, pour se conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arrivera-t-il? C'est qu'alternativement infracteurs de ces différentes autorités, nous n'en respecterons aucune; et que nous ne serons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeroient donc une réforme préliminaire qui réduisît les codes à l'identité. La religion ne devroit nous défendre ou nous prescrire que ce qui nous seroit prescrit ou défendu par la loi civile, et les loix civiles et religieuses se modeler sur la loi naturelle qui a été, qui est, et qui sera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai législateur est encore à naître : que ce ne fut ni Moïse, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet,

ni même Confucius ; que ce n'est pas seulement dans Athènes, mais par toute la terre qu'on a prescrit aux hommes, non la meilleure législation qu'on pouvoit leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvoient recevoir ; et qu'à ne considérer que la morale, ils seroient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient restés sous l'état simple et innocent de certains sauvages : car rien n'est si difficile que de déraciner des préjugés invétérés et sanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie, qu'une aire couverte de mauvais matériaux entassés sans méthode et sans plan, et malheureusement liés par les cimens les plus durables ; ceux du tems, de l'usage et de l'autorité souveraine et des prêtres. Alors le sage ne travaille qu'avec timidité, court plus de risque, et perd plus de tems à démolir qu'à construire.

Depuis l'invasion des barbares dans cette partie du monde, presque tous les gouvernemens n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société générale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'asservir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive

de leurs ennemis ou de leurs Maîtres. Que de siècles s'écoulèrent dans le sang et le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine, qu'on appella société ou gouvernement !

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la posséder ; quand, par une collusion sacrilège entre l'autel et le trône, on eut associé Dieu à l'épée, que faisoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéissance passive ; que cimenter l'esclavage par le mépris des sciences, qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons ? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix ? Ce qu'elles sont de nos jours en Pologne, où le peuple, sans terres et sans armes, se laisse hacher par les Russes, enrôler par les Prussiens ; et n'ayant ni vigueur, ni sentiment, croit qu'il suffit d'être Chrétien, et reste neutre entre ses voisins et ses Palatins.

A un semblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni stabilité, succéda l'épidemie des guerres saintes où les nations se pervertirent et se dégradèrent, en

se communicant la contagion des vices avec celle du fanatisme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les passions s'allumèrent et s'exaltèrent entre les tombeaux de Jesus et de Mahomet. On rapporta de la Palestine un germe de luxe et de faste, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un esprit romanesque qui poliça la noblesse, sans rendre le peuple plus heureux, ni dès lors plus vertueux ; car s'il n'y a point de bonheur sans vertu, jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fonds de bonheur.

Environ deux siècles après la dépopulation de l'Europe en Asie, arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le chaos au néant, et mêla parmi nous les vices et les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de massacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le Nouveau-Monde, s'emblèrent recueillir en même-tems toute la stupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elle devinrent l'égoût des vices et des maladies, pauvres et sales dans l'or, débauchées avec des temples et des prêtres, fainéantes et superstitieuses avec toutes les sources du

commerce et les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un état, elles sont l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors, comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; et le citoyen vertueux qui n'aspire aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres et des trésors, sans vouloir en jouir; et l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent et le citoyen qui les possède et le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, et non par l'amour du devoir, on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir et se perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où

parviennent les richesses, se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs ou de son esprit, ou de son luxe, ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaisirs? La misère vend la chasteté; la paresse vend la liberté; le prince vend la magistrature, et les magistrats vendent la justice; la cour vend les places, et les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ses voisins par des traités de guerres ou de subside, de paix ou d'échange. Mais dans ce trafic sordide qu'introduit l'amour des richesses, l'altération la plus sensible est celle qui se fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naisse d'autant de vice et qui en produise un plus grand nombre que l'incontinence d'un sexe dont la pudeur et la modestie sont le véritable apanage et la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiscuité des femmes; le sage Caton la conseille dans sa

république : ni leur pluralité ; le présent des contrées ardentes et voluptueuses de l'Orient, ni la liberté, soit indéfinie, soit limitée, que l'usage lui accorde en certains pays de se prêter au desir de plusieurs hommes. C'est chez quelques peuples un des devoirs de l'hospitalité ; chez d'autres un moyen de perfectionner l'espèce humaine ; ailleurs une offrande faite aux dieux, un acte de piété consacrée pour la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux sexes interdit par les loix de l'état.

Pourquoi ce délit, si pardonnable en lui-même ; cette action si indifférente par sa nature, si peu libre par son attrait, a-t-elle une influence si pernicieuse sur la moralité des femmes ? C'est, je crois la suite de l'importance que nous y avons attachée. Quel sera le frein d'une femme déshonorée à ses yeux et aux yeux de ses concitoyens ? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de son ame, lorsque rien ne peut plus aggraver sa honte ? Le mépris de l'opinion publique, un des plus grands efforts de la sagesse, se sépare rarement dans un être foible et timide du mépris de soi-même. On n'a point cet héroïsme avec la conscience du vice.

Celle qui ne se respecte plus, cesse bientôt d'être sensible au blâme et à la louange ; et sans l'effroi de ces deux respectables fantômes, j'ignore quelle sera la règle de sa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaisir qui puisse la dédommager du sacrifice qu'elle a fait. Elle le sent ; elle se le dit ; et affranchie de la contrainte de la considération publique, elle s'y livre san réserve.

La femme se détermine beaucoup plus difficilement que l'homme : mais lorsqu'elle à pris son parti, elle est bien plus déterminée. Elle ne rougit plus, lorsqu'une fois elle a cessé de rougir. Que ne foulera-t elle pas aux pieds, lorsqu'elle aura triomphé de sa vertu ? Que pensera-t elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicatesse de sentimens, qui, dans ses jours de candeur, dictoit ses propos, composoit son maintien, ordonnoit de sa parure ? Ce ne seront plus que de l'enfantillage, de la pusillanimité, le petit manège d'une fausse innocente, qui a des parens à contenter et un époux à séduire : mais d'autres tems, d'autres mœurs.

Quelle que soit sa perversité, ce n'est point aux grands attentats qu'elle se portera. Sa foiblesse ne lui laisse pas le courage de

l'atrocité : mais l'habituelle hypocrisie de son rôle, si elle n'a pas tout-à-fait levé le masque, jettera une teinte de fausseté sur son caractère. Ce que l'homme ose par la force, elle le tentera et l'obtiendra par la ruse. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple ; par des conseils insidieux ; quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adressoit à tous les hommes ; elle a continué par la galanterie si volage dans ses goûts, qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de passions, que d'en trouver une qui n'ait été passionnée qu'une fois ; et elle finit par compter autant d'amans que de connoissances qu'elle rappelle, qu'elle éloigne, qu'elle rappelle encore, selon les besoins qu'elle en a, et la nature des intrigues de toute espèce dans lesquelles elle se précipite. C'est-là ce qu'elle entend par avoir su jouir de ses belles années et profiter de ses charmes. C'est une d'entr'elles, qui s'étoit rendue profonde dans cet art, qui disoit en mourant, qu'elle ne regrettait que les peines qu'elle s'étoit données pour tromper les hommes, et que les plus honnêtes étoient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs l'amour conjugal est dédaigné ; et ce dédain affoiblit le sentiment de la tendresse maternelle, s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus sacrés et les plus doux deviennent importuns ; et lorsqu'on les a négligés ou rompus, la nature ne les renoue plus. La femme, qui se laisse approcher d'un autre que de son mari, n'aime plus sa famille, et n'en est plus respectée. Les nœuds du sang se relâchent. Les naissances sont incertaines ; et le fils ne reconnoît plus son père, ni le père son fils.

Oui, je le soutiens, les liaisons de la galanterie consomment la dépravation des mœurs, et la caractérisent plus fortement que la prostitution publique. La religion est perdue, lorsque le prêtre mène une vie scandaleuse ; pareillement la vertu n'a plus d'asyle, lorsque le sanctuaire du mariage est profané. La pudeur est sous la sauve garde du sexe timide. Qui est-ce qui rougira, où la femme ne rougit plus ? Ce n'est pas la prostitution qui multiplie les adultères ; c'est la galanterie qui étend la prostitution. Les moralistes anciens, qui plaignoient les malheureuses victimes du libertinage, prononçoient sans ménagement contre les épouses

infidelles ; et ce n'étoit pas sans raison. Si l'on parvient à rejetter toute la honte du vice sur la classe des femmes communes, les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce restreint, bien qu'il soit d'autant plus criminel qu'il est plus volontaire et plus illicite. On ne distinguera plus la femme honnête et vertueuse de la femme tendre; l'on établira une distinction frivole entre la femme galante et la courtisanne ; entre le vice gratuit, et le vice réduit par la misère à exiger un salaire ; et ces subtilités décéleront une dépravation systématique. O tems heureux et grossiers de nos pères, où il n'y avoit que des femmes honnêtes ou malhonnêtes ; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes, et où le vice constant ne s'excusoit pas par sa durée !

Mais enfin quelle est la source de ces passions délicates, formées par l'esprit, le sentiment, la sympathie des caractères ? La manière dont elles se terminent toujours, marque bien que ces belles expressions ne sont employées que pour abréger le combat et justifier la défaite. Egalement à l'usage des femmes réservées et des femmes dissolues, elles sont devenues presque ridicules.

Quel est le résultat de cette galanterie nationale ? Un libertinage précoce, qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge, et fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années ; une race d'hommes sans instruction, sans force et sans courage, incapables de servir la patrie ; des magistrats, sans dignité et sans principes ; la préférence de l'esprit au bons sens, de l'agrément au devoir, de la politesse au sentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu ; des hommes personnels, substitués à des hommes officieux ; des offres sans réalité ; des connoisssances sans nombre et point d'amis ; des maîtresses et point d'épouses ; des amans et plus d'époux ; des séparations ; des divorces ; des enfans sans éducation ; des fortunes dérangées ; des mères jalouses et des femmes vaporeuses ; les maladies des nerfs ; des vieillesses chagrines et des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du tems critique. Le dépit d'un abandon, qui les menace achève de vicier le sang et les humeurs, dans un moment où le calme qui naît de la conscience d'une vie honnête seroit salutaire. Il est affreux

freux de chercher inutilement en soi les consolations de la vertu, lorsque les maux de la nature viennent nous assaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes; et si vous voulez trouver la cause de cette dégradation, cherchez-là dans son vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple, et la vertu ne tombe point dans l'avilissement, si la mauvaise constitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureusement il la provoquera toujours, s'il est organisé de manière que l'intérêt momentané d'un seul ou d'un petit nombre, puisse impunément prévaloir sur l'intérêt commun et invariable de tous; il la provoquera toujours, si les dépositaires de l'autorité peuvent en faire un usage arbitraire, se placer au dessus de toutes les règles de la justice, faire servir leur puissance à la spoliation, et la spoliation à prolonger les abus de leur puissance. Les bonnes loix se maintiennent par les bonnes mœurs: mais les bonnes mœurs s'établissent par les bonnes loix. Les hommes sont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il est toujours armé d'une force irrésistible, celle de

l'opinion publique ; et le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par sa nature, il sera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorsqu'elles auront de bons gouvernemens. Finissons. Mais auparavant jettons un coup-d'œil rapide sur le bien et sur le mal qu'a produit la découverte des deux Indes.

XV. *Réflexions sur le bien et le mal que la découverte du Nouveau-Monde a faits à l'Europe.*

Ce grand événement a perfectionné la construction des vaisseaux, la navigation, la géographie, l'astronomie, la médecine, l'histoire naturelle, quelques autres connoissances; et ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques empires de vastes domaines, qui ont donné aux états fondateurs, de l'éclat, de la puissance et des richesses. Mais que n'en a-t-il pas coûté pour mettre en valeur, pour gouverner ou pour défendre ces possessions lointaines? Lorsque ces colonies seront arrivées au degré de culture, de lumière et de population qui leur convient, ne se détacheront-elles pas d'une

patrie qui avoit fondé sa splendeur sur leur prospérité? Quelle sera l'époque de cette révolution? On l'ignore : mais il faut qu'elle se fasse.

L'Europe doit au Nouveau - Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouissances, étions-nous moins sains, moins robustes, moins intelligens, moins heureux? Ces frivoles avantages, si cruellement obtenus, si inégalement partagés, si opiniâtrément disputés, valent-ils une goutte du sang qu'on a versé et qu'on versera? Sont-ils à comparer à la vie d'un seul homme? Combien n'en a-t-on pas sacrifié, n'en sacrifie-t-on pas, n'en sacrifiera-t-on pas dans la suite, pour fournir à des besoins chimériques, dont ni l'autorité ni la raison, ne nous délivreront jamais?

Les voyages sur toutes les mers ont affoibli la morgue nationale; inspiré la tolérance civile et religieuse; ramené le lien de la confraternité originelle; inspiré les vrais principes d'une morale universelle fondée sur l'identité des besoins, des peines, des plaisirs, de tous les rapports communs aux hommes sous toutes les latitudes; amené

L 2

la pratique de la bienfaisance avec tout individu qui la réclame, quelles que soient ses mœurs, sa contrée, ses loix et sa religion. Mais en même-tems les esprits ont été tournés vers les spéculations lucratives. Le sentiment de la gloire s'est affoibli. On a préféré la richesse à la célébrité; et tout ce qui tendoit à l'élévation, a penché visiblement vers sa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un desir vif de les obtenir a occasionné un grand mouvement sur le globe: mais le mouvement n'est pas le bonheur. De qui l'or et l'argent ont-ils amélioré le sort? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre, ne croupissent-elles pas dans l'ignorance, la superstition, la paresse, l'orgueil: ces vices les plus difficiles à déraciner, lorsqu'ils ont jetté de profondes racines? N'ont-elles pas perdu leur agriculture et leurs ateliers? Leur existence n'est-elle pas précaire? Si le peuple industrieux et propriétaire d'un sol fertile, s'avisoit un jour de dire à l'autre peuple: Il y a trop long-tems que je fais un mauvais trafic avec vous, et je ne veux plus donner la chose pour le signe: cette loi somp-

tuaire ne seroit-elle pas une sentence de mort contre la région, qui n'a que des richesses de convention ; à moins que, dans son désespoir, celle-ci ne fermât ses mines pour ouvrir des sillons.

Les autres puissances de l'Europe pourroient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des trésors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entr'elles, aucune n'a diminué d'aisance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports qui existoient dans les tems anciens, existent encore. Supposons que quelque nation soit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales : ou elle les enfouira, ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas, ce n'est que la propriété stérile d'une masse d'or superflue. Le second ne lui donnera qu'une supériorité momentanée, parce qu'avec le tems, et bientôt toutes les choses vénales auront un prix proportionné à l'abondance des signes qui les représentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte des deux Indes. Mais de combien de calamités qui sont sans compensation, la con-

quête de ces régions n'a-t-elle pas été suivie ?

En les dépeuplant pour une longue suite de siècles, les dévastateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes ? Si tout le sang qui a coulé dans ces contrées se fût rendu dans un réservoir commun, si les cadavres eussent été entassés dans la même plaine ; le sang, les cadavres des Européens n'y auroient-ils pas occupé un grand espace ? Le vuide que ces émigrans avoient laissé, a-t-il pu être promptement rempli sur leur terre natale, infectée d'un poison honteux et cruel du Nouveau-Monde, qui attaque jusqu'aux germes de la reproduction ?

Depuis les audacieuses tentatives de Colomb et de Gama, il s'est établi dans nos contrées un fanatisme jusqu'alors inconnu ; c'est celui des découvertes. On a parcouru et l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un et vers l'autre pole, pour y trouver quelques continens à envahir, quelques isles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à subjuguer, à massacrer. Celui qui éteindroit cette fureur ne mériteroit-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre-humain ?

La vie sédentaire est la seule favorable à

la population; celui qui voyage ne laisse point de postérité. La milice de terre avoit créé une multitude de célibataires. La milice de mer l'a presque doublée : avec cette différence que les derniers sont exterminés par les maladies des vaisseaux, par les naufrages, par la fatigue, par les mauvaises nourritures, et par les changemens de climat. Un soldat peut rentrer dans quelques-unes des professions utiles à la société. Un matelot est matelot pour toujours. Hors de service, il n'en revient à son pays que le besoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finissent par n'appartenir à aucune ; qui prennent des femmes où ils en trouvent, et ne les prennent que pour un besoin animal : de ces amphibies qui vivent à la surface des eaux ; qui ne descendent à terre que pour un moment ; pour qui toute plage habitable est égale ; qui n'ont vraiment ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni parens, ni amis, ni concitoyens ; en qui les liens les plus doux et les plus sacrés sont éteints ; qui quittent leur pays

sans regret ; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en sortir, et à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce. Leur probité n'est pas à l'épreuve du passage de la ligne ; et ils acquièrent des richesses en échange de leur vertu et de leur santé.

Cette soif insatiable de l'or a donné naissance au plus infâme, au plus atroce de tous les commerces, celui des esclaves. On parle des crimes contre nature, et l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrable. La plupart des nations de l'Europe s'en sont souillées, et un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les sentimens qu'on doit à son semblable. Mais, sans ces bras, des contrées dont l'acquisition a coûté si cher, resteroient incultes. Eh ! laissez-les en friche, s'il faut que, pour les mettre en valeur, l'homme soit réduit à la condition de la brute, et dans celui qui achete, et dans celui qui vend, et dans celui qui est vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établissemens dans les deux Indes ont mise dans la machine du gouvernement ?

Avant cette époque, les mains propres à tenir les rênes des empires étoient infiniment rares. Une administration plus embarrassée a exigé un génie plus vaste et des

connoissances plus profondes. Les soins de souveraineté partagés entre les citoyens placés aux pieds du trône et les sujets fixés sous l'équateur ou près du pole, ont été insuffisans pour les uns et pour les autres. Tout est tombé dans la confusion. Les divers états ont langui sous le joug de l'oppression, et des guerres interminables ou sans cesse renouvellées ont fatigué et ensanglanté le globe.

Arrêtons-nous ici, et plaçons-nous au tems où l'Amérique et l'Inde étoient inconnues. Je m'adresse au plus cruel des Européens, et je lui dis. Il existe des régions qui te fourniront de riches métaux, des vêtemens agréables, des mêts délicieux. Mais lis cette histoire, et vois à quel prix la découverte t'en est promise. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle se fasse ? Croit-on qu'il y eût un être assez infernal pour répondre : JE LE VEUX. Eh bien ! il n'y aura pas dans l'avenir un seul instant où ma question n'ait la même force.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis sous vos yeux les bienfaits de la nature et les fruits de l'industrie. Trop souvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû sentir que l'avarice ja-

louse et l'ambitieux orgueil repoussent loin de votre commune patrie le bonheur qui se présente à vous entre la paix et le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'est élevée en faveur de tous les hommes, sans distinction de secte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes besoins et des mêmes misères, comme ils le sont aux yeux de l'Etre suprême par le rapport de leur foiblesse à sa puissance.

Je n'ai pas ignoré qu'assujettis à des maîtres, votre sort doit être sur-tout leur ouvrage, et qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le saint respect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le respect dû à ses protecteurs naturels. Je me suis transporté en idée dans le conseil des puissances. J'ai parlé sans déguisement et sans crainte, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la grande cause que j'osois plaider. J'ai dit aux souverains quels étoient leurs devoirs et vos droits. Je leur ai retracé les funestes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent et foible qui

laisse opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, et leur cœur a dû tressaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fidelles et effrayantes peintures seroient gravées sur le marbre de leur tombe, et accuseroient leur cendre que la postérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zèle. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, et de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet et de ma foiblesse.

Puissent des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes essais ont commencé ! Puisse, sous les auspices de la philosophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union et de bienfaisance qui doit rapprocher toutes les nations policées ! Puissent-elles ne plus porter aux nations sauvages l'exemple des vices et de l'oppression ! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, sera sans doute oublié.

Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué, autant qu'il a été en moi, au bonheur de mes semblables, et préparé peut-être de loin l'amélioration de leur sort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire. Elle sera le charme de ma vieillesse, et la consolation de mes derniers instans.

Fin du tome dix-septième et dernier.

TABLE DES INDICATIONS.

SUITE DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Fin du tome dix-septième et dernier.


BIBL